

U d'/of OTTAWA



39003002515574



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

24-4-10



LOUIS BOUILHET

POÉSIES

FESTONS ET ASTRAGALES

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET C^{ie}, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées

1859



PQ
2198
.B63P6
1859

CANDAULE

J'ai lu dans quelque auteur qu'un prince de Lydie,
Candaule, cet époux de sa femme orgueilleux,
Comme elle était, un soir, par le somme engourdie,
Fit demander Gygès, son favori joyeux :

Levant le dernier voile, avec sa main hardie,
Il découvrit un corps fait pour le lit des dieux,
Et des genoux d'ivoire à la gorge arrondie
L'étranger promena son œil luxurieux !

Nous qu'en ses légions la poésie enrôle,
Nous sommes tous pareils au Lydien Candaule;
La muse nous livra ses trésors inconnus,

Dans des baisers divins nous avons bu l'ivresse,
Mais nous voulons encor, pour prix de sa tendresse,
Aux Gygès curieux étaler ses flancs nus !

A MON AMI A. PIGNY

CLAIR DE LUNE

I

Soulevant le rideau des ombres,
La pâle lune, lentement,
Des fleuves noirs aux forêts sombres
Étale son rayonnement,

Et sur le vert tapis des mousses
Où la nuit épand sa fraîcheur,
On sent planer deux choses douces.
La solitude et la blancheur,

Jour timide, aube solitaire
Qui nous console du soleil ;
Baiser pur effleurant la terre
Sans interrompre son sommeil !

Plus d'oiseaux, la biche est couchée,
Le flot, à peine, ose frémir ;
On dirait une sœur penchée
Qui regarde sa sœur dormir !

Et si la brise familière
Écarte les rameaux discrets,
On voit des gouttes de lumière
Trembler aux feuilles des forêts.

Tandis qu'ouvrant, au bord des grèves,
Son noir calice où dort l'amour,
S'épanouit la fleur des rêves,
Qui se fane quand vient le jour !

II

Et pourtant, ô lueur, ô caresse, ô mystère,
Sourire étincelant que reflètent les eaux,
Silences argentés de la nuit solitaire
Qui flottez comme un voile aux pointes des roseaux,

Grâce des monts, douceur des horizons énormes,
Blanc duvet de colombe, au dos des mers jeté,
O splendeurs!... vous tombez des régions difformes
D'où le regard de Dieu s'écarte épouvanté!

C'est un monde effrayant plein de visions mornes,
Qu'un cratère éternel a fait rugueux et noir.
Là, des déserts sans fin suivent des mers sans bornes,
Comme la lassitude, après le désespoir!...

Aucun pas n'a marqué ces plaines désolées,
Ou, si l'être s'obstine et s'y veut hasarder,
C'est quelque peuple affreux grouillant dans les vallées
Qui nous ferait mourir, rien qu'à nous regarder!

Comme un lépreux qui râle, étendu sur sa claie,
La nature enchaînée à ce sombre univers
Au pied des monts géants, pleure, et, par chaque plaie,
Va roulant sa sanie au noir égout des mers!

Et peut-être, ô terreur, quand du haut de la nue,
La nuit verse sur nous le silence et la paix,
La planète que ronge une angoisse inconnue
Pousse un long cri de mort qu'on n'entendra jamais!

III

Le poète, en ses mains hardies,
Prend son grand luth, et de ses doigts
Tombent des larges mélodies
Sur les sept cordes à la fois !

C'est une musique superbe
Où résonne tout l'univers,
Depuis la chanson du brin d'herbe,
Jusqu'au dithyrambe des mers.

La nature écoute, saisie...
Et, comme un ruisseau de cristal,
Descend la douce poésie
Des sommets bleus de l'idéal,

Tandis qu'en bas de joyeux groupes
Étendus sur la berge en fleurs,
Boivent, en y plongeant leurs coupes,
L'oubli du monde et des douleurs !

Seule, au balcon que l'oiseau frise,
La vierge, sous ses rideaux blancs,
Croit entendre, au loin, dans la brise,
La sérénade des galants,

Et rêve, avec de molles poses,
A celui qui, chantant pour eux,
Donne plus de parfums aux roses
Et plus d'amour aux amoureux !

IV

Et pourtant, ô tendresse, ô délire, ô cantiques,
Hymnes qui du grand ciel savez faire le tour,
Poèmes qui chantez avec des voix antiques
L'éternelle jeunesse et l'éternel amour,

Ballades, secouant le tambourin des rimes,
Strophes, mètres dansants, sonnets d'espoir chargés,
O transports !... Vous tombez, malgré vos cris sublimes,
Des cœurs les plus perdus et les plus ravagés !

Là hurlent des désirs qui n'auront pas leur proie,
Là, saignent des douleurs qui se cachent au jour,
Là, sur toute croyance, incessamment tournoie
Le doute, oiseau des nuits, maigre comme un vautour !

Partout, le ciel de plomb, partout, le sable aride,
Pas une source fraîche, aux haltes du chemin,
Si l'on y voit germer quelque oasis timide,
Le simoun, en passant, l'emportera demain !

Nul pas n'a mesuré ces vastes solitudes
Dont un sphinx éternel garde le seuil poudreux,
Tandis qu'au fond, dressant leurs mornes attitudes,
Les souvenirs muets se regardent entre eux !

Et cet écho charmant d'où tant de joie émane,
Qu'il fait rêver du ciel les peuples attroupés,
C'est ton grelot qui tinte, ô sombre caravane,
Des désirs haletants et des espoirs trompés !...

A AGÉNOR BRADY

LA TERRE ET LES ÉTOILES

Roulant dans la nuit solitaire,
Les astres dirent à la terre :
« Où vas-tu, monde audacieux ?
Comme un point perdu dans l'espace,
Ton orbe étroit tremble et s'efface,
Mais toujours on connaît ta place,
Au bruit que tu fais dans les cieux !

» O terre dont le flanc tressaille
Quel enfantement te travaille ?

Quel volcan soulève tes mers?
A l'heure des brises glacées,
Pourquoi ces plaintes insensées
Qui, dans l'ombre des nuits, poussées,
Réveillent le grand univers?...

» Dans ta rumeur et ta fumée,
Comme dans un cercle enfermée,
Tu roules ton noir tourbillon.
Et l'on dirait une carène
Que sur la mugissante arène
Le vent des mers toujours entraîne,
Sans boussole et sans pavillon!

» N'as-tu plus tes blondes campagnes,
Tes bois penchés sur tes montagnes,
Tes océans mélodieux?
Et tes fleurs et tes ruches pleines,
Et tes si charmantes haleines
Que pour s'égarer dans tes plaines,
Les anges s'exilaient des cieux?

» Cesse tes cris, monde en démente !
Laisse en paix, sur ton dos immense,
Flotter au vent tes cheveux d'or !
Doux était ton chant solitaire...
Tu souriais avec mystère...
Souris encore, ô belle terre !
O belle terre, chante encor !... »

Et la terre dit aux étoiles :

« Tournez, mes sœurs, planez sans voiles !
Jetez aux cieux votre lueur !
Moi, je suis l'ardente ouvrière
Qui, dans l'ombre ou dans la lumière,
Marche, les pieds noirs de poussière,
Et le front baigné de sueur !... »

» Plus de soirs joyeux, plus d'aurore !
Comme un fruit que le ver dévore.
Mon flanc porte un hôte inconnu ;
L'homme, en ses courses incertaines,
A broyé l'herbe de mes plaines,

Et pour tirer l'or de mes veines,
Dans mon sein plongé son bras nu!

» Avec sa rame, avec sa sonde,
Il a heurté la mer profonde,
Et déchiré son manteau bleu!
Sans souci du ciel qui se venge,
En trône il a pétri sa fange,
Et j'ai cru, dans sa force étrange,
Qu'il allait créer comme Dieu!

» Mes monts chancellent, mon sol ploie,
La foudre sur mon front flamboie,
Chaque jour hâte mon déclin,
Ma couronne a ses fleurs fanées,
Et j'ai vu les mers déchainées
Dans mes campagnes étonnées,
Déborder comme un vase plein!

» Pourtant dans ma douleur amère,
J'aime l'homme, ainsi qu'une mère

L'enfant qui la frappe et la mord.
Chantez, mes sœurs! Comme en un rêve
Moi je vais au vent qui s'élève,
Il faut que ma route s'achève
Jusqu'à l'écueil ou jusqu'au port!... »

A ALFRED GUERARD

LES ROIS DU MONDE

I

Et le cèdre, debout sur le mont solitaire,
Disait : — Béni soit Dieu, qui du sein de la terre
Fait monter comme un flot la sève dans mes flancs ;
Béni soit le Seigneur qui, pour moi seul au monde,
Garde dans ses trésors et la fraîcheur féconde,
Et les rayons étincelants !

Je suis le fils aîné de la nature immense !
Les germes des humains dormaient dans le silence,
Que déjà j'étendais mes bras audacieux ;
Les forêts d'aucun cri ne tressaillaient encore,
Et la brise, agitant mon feuillage sonore,
Fut le seul bruit, un jour, qui monta jusqu'aux cieux !

Dès que l'homme créé sortit de la poussière,
Devant ma majesté puissante et séculaire
Il inclina la tête, apprit à me bénir,
Et cachant tous ses dieux sous mon écorce dure,
Il fit de mes rameaux, durant la nuit obscure,
Tomber les voix de l'avenir !

Sous mes pieds immortels, les familles humaines,
Ont vécu leur saison, comme l'herbe des plaines !
Du temps qui détruit tout, seul j'ai bravé l'affront ;
Et quand l'orage passe, en ébranlant les villes,
Les siècles, plus nombreux que mes feuilles mobiles,
Tremblent confusément, suspendus à mon front !

Gloire à Dieu! gloire à Dieu!... je suis le roi du monde!
La vie, à mon flanc noir, glisse lente et profonde;
Dans le granit des monts j'enfonce mes cent piés!
Le nuage, en passant, se déchire à ma cime,
Et je reste, ici-bas, comme un pilier sublime
Sur qui les cieus sont appuyés!

II

Et l'homme, sur son front posant le diadème,
Disait : — Béni soit Dieu dont la bonté suprême
 Mit tant de force en moi !

Mon génie à toute heure allonge mes domaines ;
Sur tous les océans et par toutes les plaines,
 Je suis, je suis le roi !

Les saisons, dépouillant les campagnes vermeilles,
Pour ma soif et ma faim répandent leurs corbeilles

Sous mes plafonds sculptés !
Pour moi fermente l'or aux veines de la mine,
Pour moi le flot salé polit la perle fine
Dans les immensités !

A chacun des désirs dont mon âme tressaille,
Esclave obéissant tout un monde travaille
Et ne s'arrête pas !
Et comme des lions qu'a muselés le maître,
Les éléments soumis, en me voyant paraître,
Bondissent sur mes pas !

Les fleuves murmurants font tourner mes machines,
Le feu grince et se tord dans mes noires usines,
L'air se plie à ma loi !
Et quand je veux, un jour, visiter mon empire,
Je dis aux vastes mers : « Soulevez mon navire ! »
Aux vents : « Emportez-moi ! »

Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! ma volonté féconde
Est un moule puissant où je jette le monde

Pour qu'il garde mon pli !

Et quand je passe, calme et portant mon idée,

La montagne se range, et la mer débordée

Se refoule en son lit !

III

Le cèdre au front superbe est couché dans la plaine,
L'homme s'est endormi dans son tombeau glacé.
Sur leurs débris sans forme, où le ver se promène,
Un bruit mystérieux lentement a passé :

« A nous, à nous ! les temps et l'avenir sans bornes !
A nous, fils de la mort et frères du destin !
Nous peuplons du néant les solitudes mornes,
Et Dieu, de l'univers, nous fait un grand festin !

La mort, la mort nous aime : au sein de la nuit sombre
Elle ouvre les cercueils avec sa froide main ;
Elle nous dit : « Mes fils, que faites-vous dans l'ombre ?
La tombe est-elle vide, et n'avez-vous pas faim ?

Je vous apporterai de belles jeunes filles,
Pâles comme des lis, et des enfants tout blonds !
Car c'est pour vous, ô vers, que croissent les familles,
Ainsi que des troupeaux parqués dans les vallons ! »

Et puis, la mort nous quitte et s'en va par la terre ;
Elle franchit les monts et passe les grands flots,
Traînant, comme un butin, le cèdre centenaire,
Ou prenant le navire avec les matelots !

Gloire, gloire au Seigneur ! il fit du ciel immense
Un dais d'azur et d'or à notre royauté !
Où le monde finit, notre empire commence,
Solitaire et profond comme l'éternité !

Toujours retentira la chute monotone
Des siècles, l'un sur l'autre, en la nuit emportés !
Et tomberont, sans cesse, au souffle de l'automne,
La feuille des forêts, et l'homme des cités !

Jusqu'à ces jours lointains de pâle solitude
Où, sur la terre morte étalant notre orgueil,
Nous rongerons le monde en sa décrépitude,
Comme un cadavre froid qui n'a pas de cercueil !

A UNE PETITE FILLE

ÉLEVÉE AU BORD DE LA MER

Pourquoi pleurer, ma petite,
Lorsque le jour est fini ?
Fais silence ! et dors bien vite,
Comme un oiseau dans son nid !

Au bruit des vents de décembre,
Songe, songe, entre tes draps,
Comme il fait bon dans ta chambre,
Et comme on a froid là-bas !

Loin des flots et du rivage,
Dans mon pays, quelquefois,
Un enfant qui n'est pas sage
Est pris par le loup des bois ;

Mais ici!... quelle voix gronde
Et se roule, dans la nuit?...
C'est la mer, la mer profonde!...
Jeanne, ne fais point de bruit !

Dès que Dieu, sous le ciel sombre,
Rallume ses astres d'or,
Les flots écoutent, dans l'ombre,
Si le petit enfant dort ;

Ton cri qu'on pourrait entendre
Au fond de l'abîme amer
Ferait venir pour te prendre,
Les grands poissons de la mer !

Ils ont des écailles bleues,
Des yeux ronds, ouverts toujours,
Et, du revers de leurs queues,
Font couler les vaisseaux lourds.

Ils viendraient, au clair de lune,
Se trainant sur le galet,
Frotter leur narine brune
A la barre du volet!...

Puis, malgré ta voix timide,
Par la chambre se roulant,
Quelque bête au dos humide
T'emporterait en soufflant!

Où seraient ta couche blanche,
Ton oreiller de satin,
Et ta mère qui se penche
Pour t'éveiller le matin?...

Tu n'aurais, pauvre Jeannette
(Ainsi le veut le bon Dieu),
Que le sable pour couchette,
Et les flots pour rideau bleu !

Pourquoi pleurer, ma petite,
Lorsque le jour est fini?...
Fais silence !... et dors bien vite,
Comme un oiseau dans son nid !...

INTÉRIEUR

La mère de famille a quitté la maison,
Elle dort maintenant sous la colline verte.
Le père s'est assis dans la salle déserte,
Tandis qu'à l'âtre éteint fume un maigre tison;

Le père s'est assis, les coudes sur la table,
Et pressant dans ses mains son front chargé d'ennui;
Ses trois fils aux bras forts, rangés autour de lui,
Ne sauraient soulever le fardeau qui l'accable.

Mais la petite fille a neuf ans, pour le moins !
La petite descend, va, vient, court, se trémousse,
Elle commande aux gens et grossit sa voix douce,
Ménagère à l'œil bleu, qui jouait dans les foins !

PUBERTÉ

O vierge! ta beauté semble un champ de blé mûr
Dont le vent fait rouler les vagues inquiètes !
Parmi les brins serrés, passant leurs folles têtes,
Brillent le pavot rouge et le bluet d'azur ;

Au zénith éclatant pas un nuage obscur ;
L'aube seule aux épis suspend ses gouttelettes ;
Mille désirs charmants, comme des alouettes,
Volent par les sillons et poussent leur cri pur !

Vierge ! voici le temps qu'on va lier les gerbes ;
Bientôt retentiront les chansons dans les herbes,
Et les rondes, le soir, sous les cieus étoilés,

Car, sur ses larges reins attachant sa ceinture,
Demain, le moissonneur à la brune figure
Va promener sa faux par l'épaisseur des blés !

NÉERA

Corydon le pasteur, assis au bord de l'onde
Un soir chantait cet hymne à Néère aux longs yeux :

« — Tout aime, ô Néera, tout aime dans le monde,
Et l'homme a su l'amour par l'exemple des dieux !
L'atelier des sculpteurs est plein de cette histoire ;
Les marbres ont manqué pour l'étaler au jour.
Cachant son front divin sous des cornes d'ivoire,
Jupiter, près d'Europe, a mugé son amour !

Au fond des antres frais où croît l'algue salée,
Parmi les galets blancs et les rouges coraux,
Thétis abandonna, dans les bras de Pélée,
Sa gorge humide encor de l'écume des eaux !
Tout aime, ô Néera, jusqu'à Phébé la blonde,
Phébé, qui hait l'hymen, et qu'on croit vierge encor ;
J'ai vu, sur les buissons que sa lumière inonde,
Pendre son blanc cothurne avec son carquois d'or !
Ses pieds nus, en silence, effleuraient la bruyère,
Sans réveiller la biche ou le faisan vermeil,
Car elle allait trouver, près de la source claire,
Le jeune Endymion, qu'a surpris le sommeil !
Latmus ! tes noirs sommets que le cèdre domine,
Tes rochers ont frémi quand, belle de pudeur,
La déesse des nuits dont la tête s'incline,
Argenta d'un baiser les lèvres du pasteur !
Vierge ! il est temps d'aimer quand on est jeune et belle ;
Ne sens-tu rien bondir dans ta poitrine en feu ?...
— Berger, dit Néera, mon cœur n'est pas rebelle,
Et j'attends, pour faillir, qu'il me descende un Dieu ! »

PRINTEMPS

Lève-toi ! lève-toi ! le printemps vient de naître !
Là-bas, sur les vallons, flotte un réseau vermeil !
Tout frissonne au jardin, tout chante, et ta fenêtre,
Comme un regard joyeux, est pleine de soleil !

Les larges espaliers, couverts de boutons roses,
De leur haleine douce embaument le ciel pur.
Seule, la vigne est nue, et, près des fleurs écloses,
Comme un serpent transi rampe au long du vieux mur !

Du côté des lilas aux touffes violettes,
Mouches et papillons bruissent à la fois ;
Et le muguet sauvage, ébranlant ses clochettes,
A réveillé l'amour endormi dans les bois !

Puisque avril a semé ses marguerites blanches,
Laisse ta mante lourde et ton manchon frileux ;
Déjà l'oiseau t'appelle, et tes sœurs les pervenches
Te souriront dans l'herbe en voyant tes yeux bleus !

Viens, partons ! Au matin, la source est plus limpide ;
N'attendons pas du jour les brûlantes chaleurs ;
Je veux mouiller mes pieds dans la rosée humide,
Et te parler d'amour sous les poiriers en fleurs !

CHANSON D'AMOUR

Allez au pays de Chine,
Et sur ma table apportez
Le papier de paille fine
Plein de reflets argentés !

Pour encre et pour écritoire,
Allez prendre à l'Alhambra
Le sang d'une mère noire
Et l'écorce d'un cédrat !

Au fond des vertes savanes
Où l'oiseau pousse son cri,
Ramassez dans les lianes
La plume d'un colibri !

Puis, pour sécher l'écriture,
Par les prés et les sillons,
Recueillez la poudre pure
Qui tombe des papillons !

— Alors, de ma main fidèle,
Peut-être oserai-je, un jour,
Tracer le doux nom de celle
Qui me fait languir d'amour !

FLUX ET REFLUX

Toujours, dans son grand lit d'algues et de corail,
L'océan, sous les cieux, fait osciller ses ondes,
Tantôt poussant au bord les vagues en travail,
Tantôt les refoulant dans ses cryptes profondes !

La lune sourit d'aise à son balcon nacré,
Elle guide, d'en haut, ces ardeurs inquiètes,
Et caressant le monstre au poitrail azuré,
Lui jette, pour licou, son écharpe à paillettes !

— O lune, la beauté qui connaît ma douleur,
Comme toi, sur les flots, se penche sur ma vie ;
Elle est douce et terrible, ét, selon son envie,
Fait descendre ou monter les vagues de mon cœur !

LA LOUVE

Marcia, la vieille louve,
Au fond de son antre couve .
Plus d'une jeune beauté,
Et, quand la rue est obscure,
Répand au loin, dans Suburre,
Son fol essaim qui murmure
Par les chaudes nuits d'été!

Elle a la belle Grecque, enivrante sirène,
La fille de Lesbos aux soupirs cadencés,
Qui suspend ses doigts blancs à sa lyre d'ébène,
Et danse aux carrefours la danse ionienne,
Avec un bandeau d'or sur ses cheveux tressés!

Elle a l'ardente Latine,
Qui sous une mitre incline
Son front bruni du soleil,
Nymphé au sourire magique,
Glissant sous le blanc portique,
Avec sa fauve tunique
Et son brodequin vermeil !

Elle a pour nos plaisirs, la Gauloise superbe,
Le front ceint de gui pâle, aux feuillages amers ;
Son pied nerveux bondit sans faire plier l'herbe !
Ses longs cheveux épars semblent l'or d'une gerbe,
Et son regard farouche est bleu comme les mers !

Elle a ses négresses folles
Qui, sur leurs noires épaules,
Enlacent des serpents verts.
Elle a l'Arabe indolente
Qui, la nuit, dort sous la tente,
Et le jour boit, haletante,
A la source des déserts!

— Mais la plus belle, amis, c'est la blanche chrétienne,
Qui pleure et ne veut pas, et rougit tour à tour,
Et qui de son Dieu mort pressant l'image vaine,
Demande à deux genoux les tigres de l'arène,
Quand on la jette nue aux baisers de l'amour!



A G. FLAUBERT

KUCHIUK-HANEM

SOUVENIR

Le Nil est large et plat comme un miroir d'acier,
Les crocodiles gris plongent au bord des îles,
Et, dans le bleu du ciel, parfois un grand palmier
Étale en parasol ses feuilles immobiles !

Les gypaètes blancs se bercent dans les airs,
Le sable, au plein midi, fume dans les espaces,
Et les buffles trapus, au pied des buissons verts,
Dorment, fronçant leur peau sous les mouches voraces ;

C'est l'heure du soleil et du calme étouffant.
Les champs n'ont pas un cri, les cieux pas une brise;
— Dans ta maison d'Esneh, que fais-tu maintenant,
Brune Kuchiuk-Hanem, auprès du fleuve assise ?

Le mouton qui te suit, de henné tacheté,
Sur la natte en jouant agace ton chien leste ;
Et ta servante noire, accroupie à côté,
Croise ses bras luisants tatoués par la peste !

Le joueur de rebec dort sur son instrument...
Dans ton lit de palmier, maintenant tu reposes !
Ou sur ton escalier tu te tiens gravement,
Avec ton tarbouch large et tes pantalons roses !

L'émeraude, à ton front, allume un rayon vert,
Ta gorge s'arrondit sous une gaze fine,
Et tes cheveux, poudrés par le vent du désert,
Ont une odeur de miel et de térébenthine !

— Mais une ombre obscurcit ton regard éclatant.
Tu te sens, dans ton cœur, triste comme une veuve,
Et tu penches la tête, écoutant... écoutant
Passer le bruit lointain des canges sur le fleuve !

LA VIERGE DE SUNAM

On dit qu'au vieux David, pâle et transi par l'âge,
Tandis qu'autour de lui fumaient les trépieds d'or,
Et que des grands lions la dépouille sauvage
S'enroulait à son sein, sans l'échauffer encor,

Pour réveiller le maître, en sa couche glacée,
Un serviteur fidèle, un soir, vint amenant
Superbe et demi-nue, et la tête baissée,
La brune Abizaïg, la vierge de Sunam ;

Sur sa gorge ondoyante et dans sa chevelure
On répandit les flots de la myrrhe et du nard,
Comme la jeune épouse, elle ôta sa ceinture
Et se glissa, timide, aux côtés du vieillard ;

Des filles d'Orient aux formes enivrantes
C'était la plus ardente et la plus belle à voir,
Avec ses longs cheveux qu'en vagues odorantes
Sur le grand moribond, elle laissa pleuvoir !

Les tympanons d'airain frissonnaient autour d'elle,
Tandis que, suspendue aux lèvres du vieux roi,
La vierge souriait, comme la fleur fidèle
Dont les bras embaumés pressent un tombeau froid !

Et versant à l'entour, les parfums de la nue,
La nuit, la nuit a vu, de ses prunelles d'or,
Ce qu'il faut de baisers et d'ardeur inconnue
Pour rallumer une âme et réchauffer un mort !

Vierge, je ne suis pas le vieux roi centenaire !
Le temps n'a point encor fait blanchir mes cheveux,
A peine quelques jours, j'ai paru sur la terre,
Et je vois mon berceau, quand je tourne les yeux !

Pourtant, comme un vieillard, j'ai l'âme froide et nue,
Voilà que tout mon cœur est éteint maintenant,
Et je m'en vais mourir, car tu n'es pas venue,
O brune Abizaïg, ô vierge de Sunam !

Quand vous m'avez quitté, boudeuse et mutinée
Secouant mes baisers, comme un arbre ses fleurs,
Je restai seul, debout, près de la cheminée,
Me forçant au sourire, et me sentant des pleurs ;

C'était le premier doute et le premier nuage
Dans ce beau ciel d'amour qu'un souffle peut ternir,
Et me croyant bien fort, et me posant en sage,
J'avais raillé vos saints que j'aurais dû bénir ;

A vos preuves de Dieu, mon oreille était sourde,
Je heurtais votre foi d'un sarcasme moqueur...
L'homme est lâche et brutal, l'homme a la main trop lourde
Pour toucher à votre aile, ô croyances du cœur !

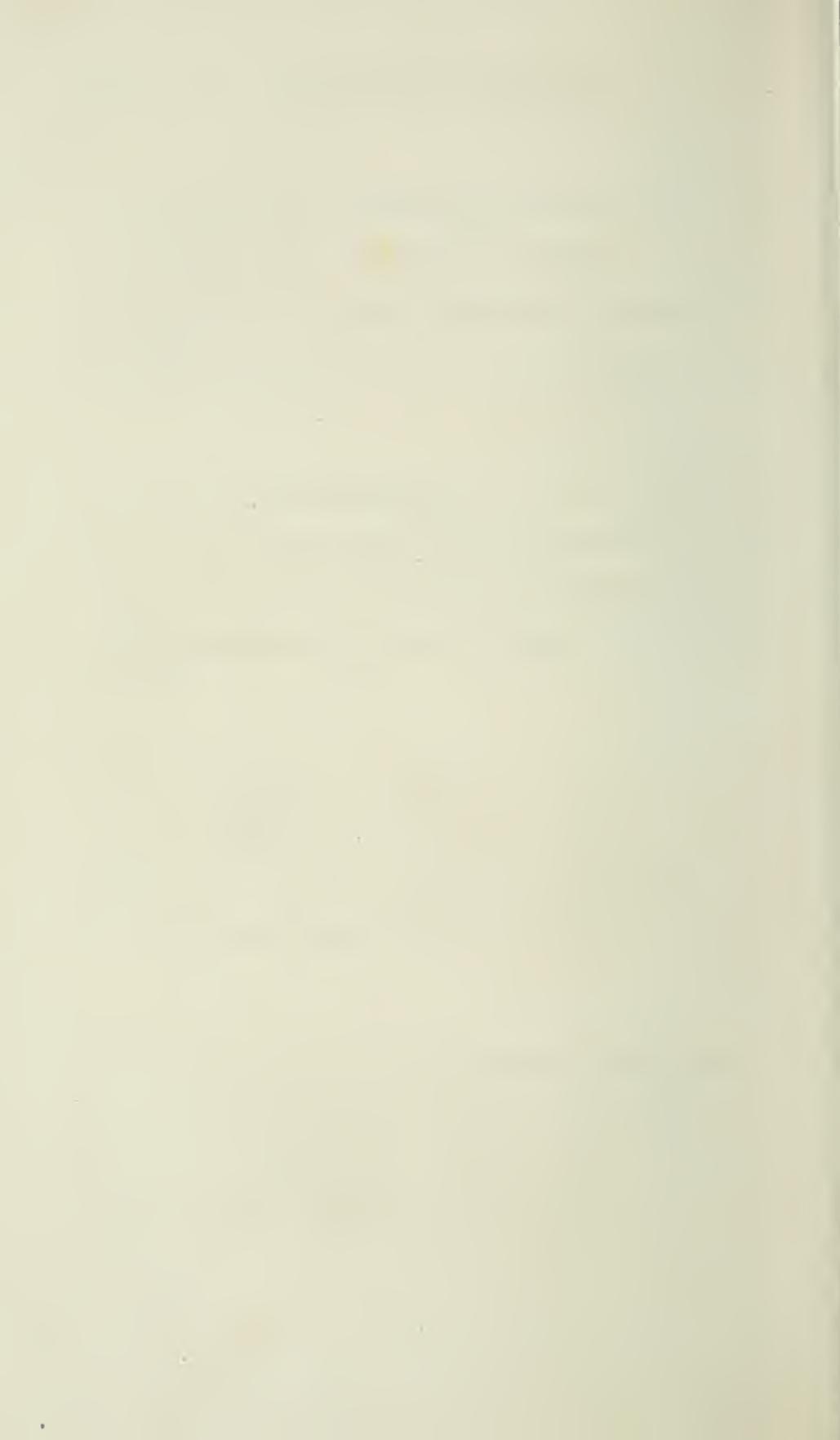
Pardon, j'en suis puni plus qu'on ne saurait dire !
J'ai vu jaillir l'éclair de vos grands yeux si doux ;
Pour garder ma raison, j'ai perdu maint sourire,
Ah ! montrez-moi l'autel, que j'y tombe à genoux !

Votre loi ? j'y consens ! Votre Dieu ? je l'adore !
A vos saints préférés j'offre mes encensoirs,
Même on vous passera, pour deux baisers encore,
Vos dominicains blancs et vos jésuites noirs !

Dans votre amour profond, je vais creuser ma grotte,
Et, loin des bruits du monde, entre vos bras de lait,
L'ermite, chaque jour, de sa lèvre dévote,
Sur l'émail de vos dents dira son chapelet !

J'irais, prêtre docile à toute fantaisie,
Avec le gui du chêne ou la tiare d'or,
Du Tèutatès de Gaule au Bhagavat d'Asie,
Des cabires persans aux dieux glacés du nord !

Que s'il vous fait plaisir d'être mahométane,
Allah !... de Mahomet j'espère les sept cieux !
Si vous aimez Brahma, je serai le brahmane !
Mon culte est ta croyance, et mes dieux sont tes dieux !



L'HALLALI

Toutes les passions, comme une meute infâme,
Ensemble, sur mon cœur, ont bondi par milliers :
Molosses haletants, dogues à l'œil de flamme,
Tout hurle et tout aboie à travers les halliers ;

J'ai franchi les ravins, et, comme un cerf qui brame,
J'ai rougi de mon sang la ronce des sentiers.
L'hallali furieux sonne au fond de mon âme !
J'entends le bruit des cors et le pas des coursiers !

Déjà les chiens maigris font cercle à la curée ;
Tous, les jarrets tremblants et la langue tirée,
De ma chair qui palpite attendent un lambeau...

Il est temps ! il est temps ! — Toi qui suivis la chasse,
Viens ! de ta blanche main je veux le coup de grâce !
O femme au doux sourire, apprête ton couteau !

A UNE FEMME

Quoi ! tu raillais vraiment, quand tu disais : Je t'aime !
Quoi ! tu mentais aussi, pauvre fille !... A quoi bon ?
Tu ne me trompais pas, tu te trompais toi-même,
Pouvant avoir l'amour, tu n'as que le pardon !

Garde le, large et franc, comme fut ma tendresse !
Que par aucun regret ton cœur ne soit mordu :
Ce que j'aimais, en toi, c'était ma propre ivresse ;
Ce que j'aimais, en toi, je ne l'ai pas perdu !

Ta lampe n'a brûlé qu'en empruntant ma flamme !
Comme le grand convive aux noces de Cana,
Je changeais en vin pur les fadeurs de ton âme,
Et ce fut un festin dont plus d'un s'étonna !

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne, au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

S'il fut sublime et doux, ce n'est point ton affaire !
Je peux le dire au monde et ne te pas nommer ;
Pour tirer du néant sa splendeur éphémère,
Il m'a suffi de croire ! il m'a suffi d'aimer !

Et maintenant, adieu ! suis ton chemin, je passe !
Poudre d'un blanc discret les rougeurs de ton front ;
Le banquet est fini, quand j'ai vidé ma tasse,
S'il reste encor du vin, les laquais le boiront !

J'aimai. Qui n'aima pas ? La vie est un voyage,
J'eus vingt ans comme un autre, et j'ai passé par là.
Fut-elle blonde ou brune, insouciant ou sage ?
Que vous fait le trépied, si mon âme y brûla ?

Puis j'appris qu'à tromper les femmes sont habiles,
J'ai bu ta lie amère, ô vin des passions !
Je pouvais, à mon tour, m'en aller par les villes,
Criant ma foi perdue et mes illusions !

Où, j'ai su votre mal, ô faiseurs d'élégies,
Et, par mon cœur qui saigne averti que j'aimais,
J'ai blanchi bien des nuits des feux de mes bougies,
Mais j'eus cette pudeur de n'en parler jamais !

Parce qu'une amoureuse, un beau soir, est parjure,
Ce n'est point un obstacle à barrer mon chemin :
Des plis de mon manteau je cache ma blessure,
Trop fier pour mendier, du cœur ou de la main !

Et puis, à parler net, où donc est la vergogne
De suspendre sa lyre auprès d'un cotillon ?
L'art saint me paraît propre à toute autre besogne
Qu'à broyer la céruse avec le vermillon !

Je n'aime point l'auteur à la flamme éternelle
Qui s'offre en holocauste et périt chaque jour ;
Parasite imprudent dont l'estomac rebelle
N'est pas solide assez pour digérer l'amour !

Je déteste surtout le barde à l'œil humide
Qui regarde une étoile en murmurant un nom,
Et pour qui la nature immense serait vide,
S'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon !

Ces gens-là sont charmants, qui se donnent la peine,
Afin qu'on s'intéresse à ce pauvre univers,
D'attacher des jupons aux arbres de la plaine
Et la cornette blanche au front des coteaux verts !

Certe, ils n'ont pas compris tes musiques divines,
Éternelle nature, aux frémissantes voix,
Ceux qui ne vont pas seuls, par les creuses ravines,
Et rêvent d'une femme au bruit que font les bois !

Ceux qui tout ruisselants des larmes de l'aurore,
Ceux qui tout parfumés par la brise du soir,
Ont gardé dans leur cœur assez de place encore
Pour quelque souvenir d'alcôve ou de boudoir !

Poètes, à vos luths ! tout le reste est folie !
Assez de Thibaudiers ont de la passion !
L'avenir est plus haut, Italie ! Italie !..
Qu'Énéas a bien fait de planter là Didon !

•

Poètes, à vos luths ! l'art est ce fleuve antique
Où Thétis aux yeux verts trempa son fils naissant.
Il faut y plonger nu, pour que le flot magique
Nous fasse autour du cœur un bouclier puissant !

La foule a ses transports, ses amours et ses haines,
Ne mêlons point notre âme à ce tumulte humain,
Aux convives joyeux, le choc des coupes pleines,
A nous la lyre d'or, au pilier du festin !

Inque suam furtim musa trahebat opus!

OVIDIUS.

I

Au temps que j'étais pur et tout léger d'années,
Quand, pensif écolier, je rêvais dans les bois,
Toutes les nuits, alors, de roses couronnées,
S'inclinaient sur ma couche, avec de douces voix ;

Alors les vents du ciel berçaient de leur haleine
Mon sommeil étoilé de blanches visions,
Et tout mon cœur était comme une ruche pleine
Où chantaient les amours et les illusions !

Alors flottaient au loin des vierges gracieusés,
Essaim au pas léger dont j'entendais le bruit,
Elles me regardaient, sous leurs tresses soyeuses,
Avec des yeux brillants et noirs comme la nuit !

Puis partant, dans un songe, au pays des sultanes,
Je suivais la houri pâle et le front voilé,
Qui sur les golfes bleus, au branle des tartanes,
Mord, en rêvant d'amour, l'ambre du narguilé !

Je suivais par les bois, les vallons, les collines,
Ces amants, sous la lune, égarés deux à deux,
Tandis que sous leurs pieds le sable des ravines
Craquait, et que le vent sifflait dans leurs cheveux !

J'enviais dans mon cœur les jours de la jeunesse
Les transports, les serments et donnés et repris ;
Cette félicité qu'ont avec leur maîtresse
Les beaux étudiants, dans leur chambre à Paris !

Et de ces mille voix, ineffable harmonie,
De tous ces fronts charmants, penchés sur mon sommeil,
Une voix m'arrivait plus douce et plus bénie,
Un front, plus que tout autre, était pur et vermeil !

Enfant aux cheveux blonds, enivrante et timide,
Femme, par la douceur, ange, par la beauté,
Dont l'âme rayonnait dans un regard humide,
Comme à travers les flots un beau soleil d'été !

Je la voyais toujours la dernière accourue
A mon chevet joyeux, où depuis j'ai pleuré ;
Quand fuyait de ses sœurs la troupe disparue,
Elle disait : « Enfant, c'est moi qui t'aimerai !

» C'est moi qui t'aimerai, par les sentiers du monde !
Moi, qui consolerais ton cœur, dans le chemin !... »
Et, tous deux, à la classe où la tristesse abonde,
Nous descendions légers et la main dans la main !

Bientôt tout frémissait, vision fantastique !
Livres, plumes, papiers, travaux de chaque jour !
Et du cahier qui tremble, et du poëme antique
Sortaient de jeunes voix qui me parlaient d'amour.

Enfant, elle courait dans les vers de Virgile,
Comme dans des sentiers pleins d'oiseaux et de fleurs,
Et nous cherchions, au fond de l'amoureuse idylle,
Un vieux chêne ignoré pour y cacher nos pleurs !

Là nous causions tout bas, là mes mains inquiètes
En de riants tableaux ébauchaient l'avenir,
Je dressais des villas et de belles retraites
Où, le soir, en rêvant, je l'écoutais venir !

Si bien que j'oubliais et le thème et la classe,
Et quand sonnait la cloche à l'appel argenté,
Le vieux maître disait, bondissant à sa place :
« Oh ! l'enfant paresseux qui dort sur son latin ! »

II

Maintenant, j'ai connu, j'ai vu, je sais le monde ;
Les fantômes menteurs se sont évanouis,
Je n'ai plus, dans la nuit, de troupe vagabonde
Qui verse à mon sommeil ses rêves inouïs !

L'odalisque est trop loin, la villa n'a pas d'hôte !
Dans la chambre à Paris, l'amour n'est pas venu,
Aucune femme encor, me suivant côte à côte,
N'a soutenu mon pas, sur les chemins perdu !

Pourtant j'ai rencontré la vierge au doux visage,
La vierge aux cheveux blonds, qui n'a pas oublié !
Toujours, j'ai vu son ombre, à l'heure du naufrage,
Toujours son cœur fidèle, à mes destins lié !

C'était vous ! c'était vous ! ô ma muse ingénue !
Bel ange aux rameaux verts, nymphe au cothurne d'or !
O vous qui, réchauffant mon âme froide et nue,
M'avez bercé, le soir, comme un enfant qui dort !

Vous qui m'avez donné les coupes d'ambrosie
Pour oublier le monde et ses rêves d'un jour ;
Vous dont le luth divin, vous dont la poésie
M'a consolé de tout, et même de l'amour !

Car, lorsque je pleurais, sur mon âme en ruine
Vous êtes descendue, ô colombe de Dieu !
Et j'ai senti mon cœur bondir dans ma poitrine,
Et s'élargir mon front sous vos baisers de feu !

DOUBLE INCENDIE

Hier, le feu prit à la maison de celle
Qui, l'an passé, m'entourait de ses bras ;
Les pieds dans l'eau, trempé jusqu'à l'aisselle,
J'ai fait la chaîne et je songeais tout bas :

Combien de fois, au seul bruit de mes pas,
Le portier chauve a tiré sa ficelle,
Quand ma beauté dont l'œil noir étincelle
Discrètement m'attendait sous les draps !

Oh! dans ce temps de jeunesse hardie,
C'était encore un plus large incendie
Qui brûlait là, de minuit jusqu'au jour!

Et maintenant tout s'éteint, tout s'efface!
Car j'ai versé dans cette même place,
L'eau sur la flamme et l'oubli sur l'amour!

SAVEZ-VOUS PAS...

Savez-vous pas quelque douce retraite,
Au fond des bois, un lac au flot vermeil,
Où des palmiers la grande feuille arrête
Les bruits du monde et les traits du soleil?
— Oh ! je voudrais, loin de nos vieilles villes,
Par la savane aux ondoyants cheveux,
Suivre, en rêvant, les écureuils agiles,
Et voir sauter, sur les branches mobiles,
L'ara de pourpre et les bengalis bleus !

Savez-vous pas, sur les plages lointaines
Où n'ont jamais passé les matelots,
Une île heureuse aux suaves haleines,
Bouquet de fleurs effeuillé sur les flots?
— Oh! je voudrais, seul avec ma pensée,
Jetant au vent la poussière des jours,
Sentir mon âme aux vagues balancée,
Et m'endormir sur l'onde cadencée
Comme un enfant que l'on berce toujours!

Savez-vous pas, loin de la froide terre,
Là-haut! là-haut! dans les plis du ciel bleu,
Un astre d'or, un monde solitaire
Roulant en paix sous le souffle de Dieu?
— Oh! je voudrais une planète blonde,
Des cieux nouveaux, d'étranges régions,
Où l'on entend, ainsi qu'un vent sur l'onde,
Glisser la nuit, sous la voûte profonde,
Le char brillant de constellations!

Où fuir ? où fuir ? Par les routes humaines
Le sable est dur et le soleil est lourd !
Ma bouche ardente a tari les fontaines
Et l'arbre est mort où j'ai cueilli l'amour !
— Oh ! je voudrais, loin du temps et des choses,
Débarrassé de tout lien charnel,
Courir joyeux dans les métamorphoses,
Puis me plonger à la source des causes,
Où l'Infini flotte dans l'Éternel !

A A. PRÉAULT

LA PLAINTÉ D'UNE MOMIE

Aux bruits lointains ouvrant l'oreille,
Jalouse encor du ciel d'azur,
La momie, en tremblant, s'éveille
Au fond de l'hypogée obscur.

Elle soulève sa poitrine,
Et sent couler de son œil mort
Des larmes noires de résine
Sur son visage fardé d'or !

Puis au cercueil de planche peinte
Heurtant ses colliers de métal,
Elle pousse une longue plainte,
Et miaule comme un chacal.

« Oh! dit-elle, avec sa voix lente,
Être mort, et durer toujours!
Heureuse la chair pantelante
Sous l'ongle courbe des vautours!

» Heureux les morts qu'un vent d'orage
Plonge au fond des gouffres salés,
Et qui s'en vont, de plage en plage,
Reluisants, verdis et gonflés!

» Heureux trois fois ceux qu'on enterre
Tout nus, dans les sables mouvants,
Et dont le corps tombe en poussière
Qui tourbillonne aux quatre vents!

» Ils vivront ! ils verront encore,
A la nature se mêlant,
Les frissons roses de l'aurore
Sur le lit bleu du ciel brûlant !

» Et, sous des formes inconnues,
Oublieux du néant glacé,
Ils secouèront au vent des nues
Les cendres noires du passé !

» Hélas ! hélas ! la destinée
M'accablant d'honneurs importuns,
Garde ma forme emprisonnée
Dans l'éternité des parfums ?

» Mon cercueil, sous la crypte blanche,
Ne tient plus à ses clous d'airain,
Et les vers ont troué la planche,
Comme un crible à passer du grain !

» Sur ma poitrine recouverte
De symboles religieux
Le temps, avec sa lèpre verte,
A rongé la face des dieux !

» Seul, au milieu de ce qui tombe,
Je reste immobile et jaloux,
Et je dis au vers de la tombe :
O vers, pourquoi m'oubliez-vous ? »

» Ici, jamais ni vent, ni pluie
N'ont rafraîchi mon front poudreux ;
Depuis vingt siècles je m'ennuie
A regarder, de mon œil creux,

» Le sphinx de pierre, aux froides griffes,
Accroupi dans mon antre obscur,
Avec l'oiseau des hiéroglyphes
Qui ne s'envole pas du mur !

» Pour plonger dans ma nuit profonde,
Chaque élément frappe en ce lieu :
— Nous sommes l'air ! nous sommes l'onde !
Nous sommes la terre et le feu !

» Viens avec nous ! le steppe aride
Veut son panache d'arbres verts !
Viens, sous l'azur du ciel splendide,
T'éparpiller dans l'univers !

» Nous t'emporterons par les plaines,
Nous te bercerons à la fois,
Dans le murmure des fontaines,
Et le bruissement des bois !

» Viens !... la nature universelle
Cherche, peut-être, en ce tombeau,
Pour le soleil, une étincelle !
Pour la mer, une goutte d'eau !

» Alors, me reveillant dans l'ombre,
Je roidis mes membres perclus.
Sous les bandelettes sans nombre
Mes pieds maigres ne marchent plus!

» Et, dans ma tombe impérissable,
Je sens venir avec effroi,
Les siècles lourds comme du sable
Qui s'amoncelle autour de moi!

» Ah! sois maudite, race impie,
Qui de l'être arrêtant l'essor
Gardes ta laideur assoupie
Dans la vanité de la mort!

» Un jour, les peuples de la terre
Brisant ton sépulcre fermé,
Te retrouveront tout entière,
Comme un grain qui n'a pas germé!

» Et, sous quelque voûte enfumée,
Ils accrocheront, sans remords,
Ta vieille carcasse embaumée,
Auprès des crocodiles morts !... »

A MAXIME DU CAMP

Lorsque tu sortiras des ondes libyennes,
Le front tout jaune encor des baisers du soleil,
Et roulant dans ton cœur mille choses lointaines
A raconter, le soir, près du foyer vermeil !

Poète aux pieds légers, aux courses vagabondes,
Nous qui restons ici, nous te demanderons
La tente et le désert tordant ses vagues blondes,
Et les grands aigles roux qui volent par les monts !

Nous te demanderons les haltes sur la plage,
L'ombre des grenadiers dont tu mordais les fruits,
Et comment le chameau, suant sous son bagage,
Étend son col velu pour boire l'eau des puits.

Nous te demanderons les chevaux hors d'haleine,
Les burnous blancs gonflés comme une voile au vent,
Et la fille aux pieds noirs qui danse dans la plaine
Avec son cliquetis de médailles d'argent.

Mais toi, triste et rêveur comme après les voyages,
Écoutant tout ce bruit qui monte des cités,
Tu nous diras : — Amis, où sont mes beaux feuillages
Au souffle des déserts largement agités ?

Où sont mes longs troupeaux dont les touffes de laine
Pendent au flanc des monts comme de blancs frimas,
Et la source où descend la lionne africaine,
Et les ravins profonds que l'on ne passe pas ?

Oh ! qui m'emportera loin du pays de France ;
Qui de vous me rendra, sous le palmier jauni,
Le hamac paresseux où le corps se balance,
Et mon rêve ébauché que je n'ai pas fini ?

Je veux, je veux encor me perdre dans l'espace
Au dos des chameaux bruns et sous les cieux ouverts,
Pour savoir si le sable a bien gardé ma trace,
Et si l'écho punique a retenu nos vers !

A PRADIER

I

Pradier, ta tombe est close, et la foule écoulée
A quitté le gazon des morts silencieux ;
La muse maintenant de sa douleur voilée,
Va commencer pour toi l'hymne religieux !

D'autres ont mis leur nom sur la strophe légère,
D'autres ont la couleur, ou la note au son pur,
Mais ta pensée, ô maître, est de bronze ou de pierre,
Et, comme un corps vivant, jette son ombre au mur.

Le bloc âpre et rugueux, sous ta main souveraine,
Ondulait comme un dos de léopard dompté;
Et la forme, à ta voix, touchant le socle à peine,
S'élançait dans sa grâce et sa virginité.

Quand les marteaux sonnaient en cadence rapide,
Quand l'atelier vivait, fourmillant et joyeux,
Et que, couvrant les murs de sa neige solide,
La poussière du marbre étincelait aux yeux,

C'était ton heure à toi ! ta passion ! ta vie !
A ton front élargi le sang battait plus fort,
Et ton âme flottait, dans l'idéal ravie,
Comme un vaisseau qui chante en s'éloignant du port !

Tu t'exilais du monde au milieu des déesses,
Chœur immobile et blanc qui souriait toujours,
Bacchantes au sein nu, Dianes chasseresses,
Et nymphes dans le bain tordant leurs cheveux lourds !

La beauté qui périt, le sentiment qui passe,
S'arrêtaient dans ton œuvre immortels, radieux....
Car tu sors, ô Pradier ! de cette forte race
Qui peupla le ciel vide et nous tailla des dieux !

II

Amis, ne pleurons pas ! au pays bleu des âmes,
Il est, il est peut-être un asile écarté
Où les maîtres divins qu'ici-bas nous aimâmes
Vivent pleins de jeunesse et de sérénité.

Leur front calme est orné de guirlandes fleuries,
Le soleil de l'idée inonde leur regard.
Ils suivent lentement de longues galeries,
Et vont causant entre eux, de la forme et de l'art !

Sculpteurs, musiciens, et peintres et poètes,
Ils sont là tous, rêvant au passé glorieux ;
L'œuvre de leur génie a peuplé ces retraites,
Et leurs créations s'agitent autour d'eux.

Polyclète y sourit près de Junon la belle ;
A tes pieds, ô Vénus ! Cléomène est assis ;
Le satyre, échappé des mains de Praxitèle,
Ouvre sa bouche avide aux raisins de Zeuxis ;

Stasicrate, en sueur, sculpte au loin sa montagne,
Miron suit, dans les prés, ses génisses d'airain,
Et le vieil Amphion, chantant par la campagne,
Fait danser les rochers sur le mode thébain !

C'est là qu'il est monté parmi les statuaires ;
Il habite un beau temple, aux murs étincelants,
Et, timides encor, près des déesses fières,
Nissia, puis Sapho, s'avancent à pas lents !

Entrez!... vous qui mêlez aux lignes solennelles
Les langueurs du contour et le pli gracieux,
Filles des temps nouveaux, vous êtes immortelles,
A côté des Vénus Pradier vous place aux cieux!

SUR UN BACCHUS DE LYDIE

PLACÉ EN FACE D'UNE STATUE DE FLORE

O Bacchus Lydien, dont la barbe est frisée,
J'aime ton front tranquille orné d'un cercle d'or,
Tandis qu'à quelques pas, humide de rosée,
La déesse des fleurs sous la brise se tord !

La main que l'œil devine et que la robe cache,
Entre ses seins pointus presse des lis mouillés
Et frissonnant à l'air, le torse se détache
De l'étoffe aux plis droits qui tombe sur ses pieds !

Elle est jeune et lascive et ferme sa paupière,
De son regard oblique elle appelle le tien ;
Mais tu ne parais pas entendre sa prière,
Et tu restes pensif, ô Bacchus Lydien !

Elle a beau devant toi se pencher et sourire,
Le temps n'est pas venu de tes transports divins ;
Tu dédaignes, ô roi, l'amante de Zéphyre,
Car la fleur sera morte à la saison des vins !

Il te faut, Iacchus, pour que ton cœur s'allume,
Les thyases dansants sous le ciel étoilé,
Tandis qu'un thyrses aux mains, sur le sable qui fume,
Tu fais voler ton char de tigres attelé !

Il te faut, Iacchus, les cortéges superbes,
La flûte, le tambour frémissant sous les doigts,
La ménade en sueur qui tombe dans les herbes,
Et d'un bruit de grelots fait retentir les bois !

Il te faut, Iacchus, les hurlements nocturnes !
Les longs cheveux flottants autour des longs baisers,
Et le sang de la vigne, à la lèvre des urnes,
Et, sur l'Hébrus neigeux, des membres dispersés !

Car tu n'es pas le dieu des amours printanières,
Malgré ton front candide et tes regards sereins,
Et ton lit nuptial est fait sur les bruyères,
Avec la peau d'un monstre écorché par tes mains !

BERCEAU

Lacte ferine !

A l'ombre d'un figuier superbe,
Près d'un fleuve aux bords inconnus,
Deux enfants sont couchés dans l'herbe,
Frais, souriants, et demi-nus ;

Le grand ciel bleu les environne,
Un dernier rayon du soleil
Semble poser une couronne
Sur leurs fronts joints par le sommeil,



Et la brise qui vient des ondes
Parfumée aux fleurs des roseaux
Baise, en passant, leurs têtes blondes
Que touche l'aile des oiseaux !

Ils se réveillent... ô mystère !...
Du fond des antres sans chemins
Une louve, rasant la terre,
Vient lécher leurs petites mains !

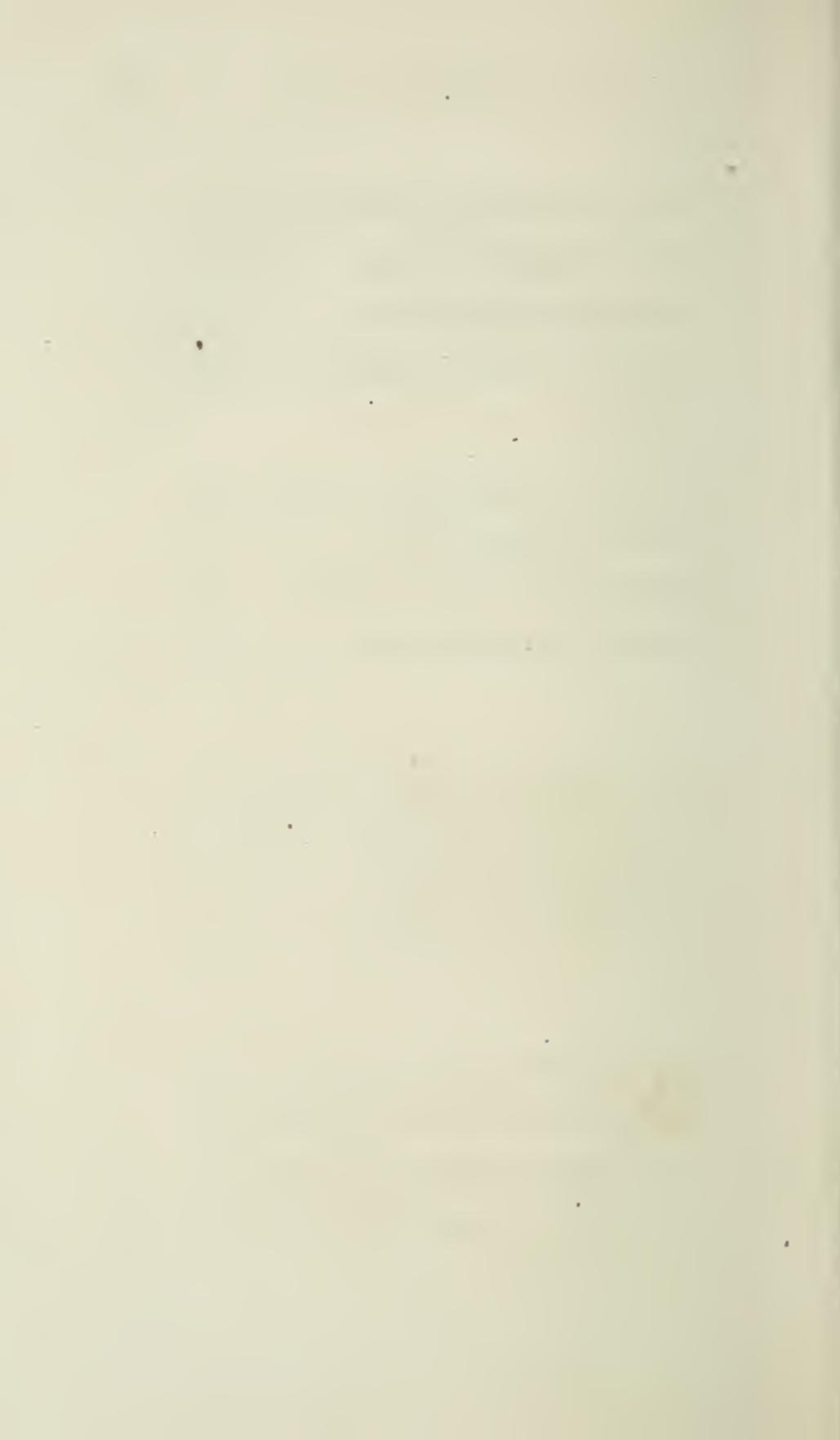
Et tous deux, sous la bête énorme,
Les doigts crispés au poil tordu,
Têtent sans peur le pis difforme
Que les louveteaux ont mordu !

Courbe, ô figuier, ta large voûte
Sur ce grand berceau des déserts ;
Leur cri faible qu'un monstre écoute
Promet César à l'univers !

Fleuve obscur dont l'eau solitaire
Doit s'enorgueillir tant de fois,
Tibre, où boira toute la terre,
Viens jouer aux pieds de tes rois !

Et toi, par la forêt profonde,
Sous la lune au fauve reflet,
Hurle, ô louve, on noîrait un monde
Dans chaque goutte de ton lait !

Ton museau pointu qui grommelle
Domine les peuples tremblants,
Rome tressaille à ta mamelle,
L'avenir vagit sous tes flancs !



LES FLAMBEAUX

Du sage qui médite et pèse, en soupirant,
Les choses de la vie,
L'huile onctueuse, au bord du vase transparent,
Éclaire l'insomnie !

Couronné de verveine, et tout léger d'espoir,
Entre ses mains joyeuses,
L'hyménée, en chantant, secoue au vent du soir
Les torches résineuses !

Berçant sur les festin son gracieux essor,
La lampe parfumée
Semble voguer dans l'air, comme un navire d'or
A la poupe enflammée !

La taverne, accroupie au pied du Quirinal,
Rayonne sur la rue,
Et fait voir au passant, sous son rouge fanal,
La courtisane nue !

Le feu de l'atrium, en ses bonds indécis,
Tremble, sous le portique,
Et jette un gai reflet aux pénates assis
Près du foyer antique !

Le hardi nautonnier qui, sur les flots amers,
Creuse un sillon d'écume,
A le phare éclatant, dont la brise des mers
Tord l'aigrette qui fume !

Les dieux ont les soleils qui gravitent, sans bruit,
Loin du monde où nous sommes ;
Mais le puissant César, pour éclairer sa nuit,
Fait allumer des hommes !

Il ordonne : et, soudain, comme d'un linceul noir,
Couverte de résine,
La victime enflammée illumine, le soir,
Les jardins de Sabine !

On entend dans les airs, parmi les chants joyeux,
Monter les cris sans nombre
De ces flambeaux vivants qui luttent sous les feux
Et qui hurlent dans l'ombre !

Sabine, cependant, guide un rapide char,
Par la longue avenue,
Ou laisse errer ses doigts sur le luth de César,
Rêveuse et demi-nue !

LE DANSEUR BATHYLLE

La belle Métella, femme du vieux prêteur,
Est pâle maintenant, et porte dans son cœur
 Un mal secret qui la déchire;
Par le bois d'orangers qui borde sa villa,
Elle marche au hasard, la belle Métella,
 Comme une bacchante en délire.

Pour sonder jusqu'au fond l'avenir incertain,
Vingt fois l'urne d'albâtre où roule le destin

Sous ses doigts tremblants s'est vidée ;
Et vingt fois Métella, chez les magiciens,
A mêlé, dans la nuit, les sorts campaniens
Aux enchantements de Chaldée !

Elle aime, et ce n'est pas le chevalier romain,
Bien qu'il soit jeune et fier, et qu'il presse, en chemin,
Une cavale au frein sonore,
Qu'il ait sa place au cirque, auprès des sénateurs,
Que sa bague étincelle, et qu'au jour des honneurs,
D'olivier son front se décore !

Ce n'est pas le consul, au long manteau rayé
Si beau qu'à son aspect, du peuple émerveillé
Tombe le murmure frivole,
Alors que précédé du licteur éclatant,
Avec sa robe blanche, il balaye, en montant,
Les blancs degrés du capitolé !

Ce n'est pas le tribun, l'homme au pouvoir hautain,
Qui d'un mot de sa bouche arrête le destin,

Ni l'édile aux dons magnifiques,
Ni le riche patron, de qui mille clients
Autour de la sportule humbles et suppliants
Sans cesse assiègent les portiques.

Si Métella soupire et n'a plus de sommeil,
Ce n'est point le soldat bruni par le soleil

Qui trouble sa nuit inquiète,
Ni le poète grec aux vers ingénieux,
Ni l'esclave gaulois, prince par ses aïeux,
Qui porte une urne sur sa tête.

L'image qui bondit sous ses yeux enflammés,
C'est le danseur Bathylle, aux cheveux parfumés,

Bathylle aux poses languissantes,
Bathylle qui s'envole, et qui glisse, et qui fuit,
Et fait battre le cœur des matrones, au bruit
De ses cymbales frémissantes.

Bathylle qu'aux Romains la Grèce, un jour, céda,
Si gracieux, alors qu'il danse la Léda,

Sous une tunique de femme !

Ou quand son corps mobile, en cercle se tordant,
Tourne comme une roue, et dans son vol ardent

De tout un peuple emporte l'âme !

Mais Bathylle est cruel, et ne se donne pas,

Il veut un sang illustre et de nobles appas

Pour une faveur qu'il accorde ;

Et plus d'un sénateur aux antiques aïeux

Triomphant d'être père, élève sous ses yeux,

Quelque petit danseur de corde.

VESPER

Écoutez, écoutez, sous les forêts profondes
La cigale causeuse a fini son refrain ;
Seuls, les lourds chariots traînant les gerbes blondes,
Font tinter dans le vent leurs clochettes d'airain.

Les hôtes écailleux de la mer taciturne
Sur la vague d'azur montrent leurs dos glissants,
Et la fleur qui s'endort jette au pâtre nocturne,
Comme un dernier adieu, ses parfums languissants.

Les grands bœufs sont couchés sur les larges pelouses,
La fumée, en tournant, s'échappe des hameaux....
Toi, tu souris d'espoir derrière les coteaux,
Vesper, astre cruel, teint du sang des épouses !

A ASINIUS SEMPRONIUS REFUS

CIGOGNES ET TURBOTS

Salut, Sempronius, mortel inimitable !
O toi qui le premier fis servir sur ta table
La cigogne au pied rouge et le turbot marin !
L'artiste, éternisant ta divine effigie,
Devait tailler pour toi les marbres de Phrygie
Et graver tes traits sur l'airain !

Pour te montrer plus grand aux nations béantes,
Père des bons festins et des sauces piquantes,
Ton siècle s'épuisa dans tonenfantement !
Les destins dès longtemps préparaient ta venue,
Et quelque astre inconnu dut briller sous la nue
A ton premier vagissement !

Avant toi, les Romains, dans leur instinct vulgaire,
De la chair des troupeaux et des fruits de la terre
Rassasiaient leur faim digne de vils pasteurs ;
Et l'écuëlle de bois et la salière antique
Ornèrent, trois cents ans, cette table rustique
Où rumaient les sénateurs.

Quand ils se rassemblaient pour sauver la patrie,
Souvent l'odeur de l'ail emplissait la curie,
Jusqu'au portique sombre où s'inclinaient les rois,
Et laissant à moitié quelque brouet immonde,
Ils s'élançaient, d'un bond, à l'empire du monde,
Gorgés de raves et de pois.

Au retour des combats, après quelque victoire,
Leur nef jetait au port sa cargaison de gloire,
Tétrarques, chefs vaincus, étendards en lambeaux...
Mais ils se trompaient tous, honneur à toi, grand homme !
Ta voile triomphante a rapporté dans Rome
Des cigognes et des turbots !

Plus fort que ce marin dont le croc d'abordage
Éventrait à grand bruit les vaisseaux de Carthage,
Aux hérissons de mer tu lanças tes réseaux,
Et, conquérant gourmet, ceint de myrte et de lierre,
Avec tes cuisiniers tu parcourus la terre,
Pour assiéger des nids d'oiseaux !

Rome alors, ô Rufus, méconnut ton génie,
Et l'on dit que le peuple, avec ignominie,
Refusa la préture à tes vœux obstinés...
Mais que t'importe, à toi, le bruit que fait la foule ?
Sa rumeur éphémère est un flot qui s'écoule,
Tes beaux jours ne sont pas sonnés !

Ils viendront, ils viendront, quand, sur la capitale,
Soufflera mollement la brise orientale ;
Quand, sous sa mitre d'or, le pâle citoyen
Trainant par le forum sa démarche indolente,
Secoutra les parfums de sa robe volante,
Comme un satrape assyrien.

Ils viendront quand, la nuit, l'impériale orgie
Jettera sous les cieux sa lueur élargie
Ou de sa chaude haleine embaumera les mers ;
Et tu t'éveilleras, et ton ombre sacrée
Viendra planer parfois sur les rocs de Caprée,
Au bruit des nocturnes concerts.

O martyr des festins ! le luxe d'Italie
Vengera largement ta mémoire avilie,
Et tu pourras surgir de la poudre du sol,
Le jour où fumera, sur la table romaine,
Un sanglier sauvage, à la sauce troyenne,
Plein de langues de rossignol.

A UN ENFANT

Enfant aux cheveux blancs que le rire accompagne,
Ne vas pas, ne vas pas jouer sur la montagne,
Et ne quitte jamais le seuil de ta maison,
Pour suivre les troupeaux à la molle toison ;
Reste, petit enfant, reste auprès de ta mère,
Car ce serait pour elle une douleur amère,
Et les nymphes, tes sœurs, gémeraient bien longtemps,
Si, voyant tes yeux bleus et tes cheveux flottants,

L'aigle, de Jupiter le messenger fidèle,
Sur ton front qui s'étonne abattait sa grande aile,
Et, malgré ton effroi, t'emportait jusqu'aux cieux,
Pour verser le nectar dans la coupe des dieux !

A UN JEUNE HOMME

Jeune homme au cœur léger, ne touche point la lyre,
Va demander ta joie aux rêves d'ici-bas,
La pensée est un glaive, et sa pointe déchire
La main de l'imprudent qui ne la connaît pas.

Au temps que Jupiter, de la voûte éthérée
Descendait, à l'odeur de l'hécatombe en feu,
Quelqu'un vit, sur l'autel, dans la coupe dorée,
Un reste de nectar oublié par le dieu;

Cet homme, entre ses doigts, prit la patère sainte,
Et flaira, curieux, le breuvage divin :
C'était un doux parfum de rose et d'hyacinthe,
Plus sucré que le miel et plus fort que le vin.

Il y trempa, sans peur, sa lèvre téméraire ;
Mais il goûtait à peine au liquide immortel,
Qu'il sentit dans son corps circuler le tonnerre,
Et tomba, tout en poudre, aux marches de l'autel !

TOU-TSONG

Le long du fleuve Jaune, on ferait bien des lieues,
Avant de rencontrer un mandarin pareil.
Il fume l'opium, au coucher du soleil,
Sur sa porte en treillis, dans sa pipe à fleurs bleues.

D'un tissu bigarré son corps est revêtu,
Son soulier brodé d'or semble un croissant de lune ;
Dans sa barbe effilée il passe sa main brune,
Et sourit doucement sous son bonnet pointu.

Les pêcheurs sont en fleurs ; une brise légère
Des pavillons à jour fait trembler les grelots ;
La nue, à l'horizon, s'étale sur les flots,
Large et couleur de feu, comme un manteau de guerre.

C'est Tou-Tsong le lettré ! Tou-Tsong le mandarin !
Le peuple, à son aspect, se recueille en silence,
Quand, sous le parasol qu'un esclave balance,
Il marche gravement au son du tambourin.

Dans ses buffets sculptés la porcelaine éclate ;
Il a de beaux lambris faits de bois odorants ;
Ses cloisons sont de toile aux dessins transparents,
Et la nappe, à sa table, est en drap d'écarlate.

Il laisse le riz fade à ceux du dernier rang,
Le millet fermenté pour le peuple ruisselle ;
Il mange, à ses repas, le nid de l'hirondelle,
Et boit le vin sucré des rives de Kiang.

Puis, sillonnant le lac, au pied des térébinthes,
Sur la jonque bizarre il se berce en rêvant,
Ou, dans le pavillon qui regarde au levant,
Cause avec ses amis, sous les lanternes peintes.

A MON AMI ALFRED FOULONGNE

LE BARBIER DE PÉKIN

Hao ! Hao ! c'est le barbier
Qui secoue au vent sa sonnette !
Il porte au dos, dans un panier,
Ses rasoirs et sa savornette.

Le nez camard, les yeux troussés,
Un sarrau bleu, des souliers jaunes,
Il trotte, et fend les flots pressés
Des vieux bonzes, quêteurs d'aumônes.

Au bruit de son bassin de fer,
Le marchand qui vient sur sa porte,
Sent courir, le long de sa chair,
Une démangeaison plus forte !

Toute la rue est en suspens...
Et les mèches patriarcales
Se dressent, comme des serpents
Qu'on agace avec des cymbales !

C'est en plein air, sous le ciel pur,
Que le barbier met sa boutique :
Les bons clients, au pied du mur,
Preennent une pose extatique.

Tous, d'un mouvement régulier
Vont clignant leurs petits yeux louches ;
Ils sont là, comme en espalier,
Sous le soleil et sous les mouches.

Souriant, les doigts allongés,
Il flatte les épaules nues,
Et ses attouchements légers
Ont des puissances inconnues :

Le patient, dans son sommeil,
Part pour le pays bleu des rêves;
Il voit la lune et le soleil
Danser, sur de lointaines grèves.

Il écoute le rossignol,
Roulant des notes, sous les branches;
Ou, par les cieux, il suit au vol
Un couple d'hirondelles blanches.

Cependant, glissant sur la peau,
La lame où le jour étincelle
Court, plus rapide qu'un oiseau
Qui frôle l'onde avec son aile;

Et quand le crâne sans cheveux
Luit comme une boule d'ivoire,
Le maître, sur son doigt nerveux,
Tourne, au sommet, la houppe noire.

Chacun s'arrête : le barbier
Sait mainte histoire inattendue ;
Ni mandarin, ni bachelier
N'a la langue aussi bien pendue.

La foule trépigne, à l'entour,
Et, par instants, se pâmant d'aise,
Chaque auditeur, comme un tambour,
Frappe, à deux mains, son ventre obèse.

Mais, point de trêve ! il faut marcher !
Debout ! comme une tête ronde,
Son bon rasoir, sans s'ébrécher,
En trois coups raserait le monde !

Toujours plus beau, toujours plus fort,
En gardant ses libres allures,
Il fauchera, jusqu'à la mort,
Les barbes et les chevelures !

Puis, dans sa tombe on placera
Brosses, bassins et savonnettes,
Et, sous la nue, il frisera
La tresse blonde des comètes !

LE DIEU DE LA PORCELAINÉ

Il est, en Chine, un petit dieu bizarre,
Dieu sans pagode, et qu'on appelle Pu;
J'ai pris son nom dans un livre assez rare
Qui le dit frais, souriant et trapu.

Il a son peuple au long des poteries,
Et règne en paix sur ces magots poupins
Qui vont cueillant des pivoines fleuries
Aux buissons bleus des paysages peints.

Il vient, à l'heure où commencent les sommes,
Quand, sous leurs toits, les vivants sont couchés,
Pour réjouir tous les petits bonshommes
Que le vernis tient au vase attachés.

De l'un à l'autre, il va chanter ses gammes,
Flaire, en passant, le carmin des bouquets,
Ou parle bas avec de belles dames
Qu'on voit sourire à leurs gros perroquets.

Et si, dès l'aube, une maîtresse active
Jette à ses pots son regard empressé,
Elle voit bien, tant la couleur est vive,
Que le dieu Pu dans l'armoire a passé.

— Petit dieu Pu, dieu de la porcelaine,
J'ai, sur ma table, afin d'être joyeux
Lorsque décembre a neigé dans la plaine,
Un pot de Chine, aux dessins merveilleux :

Dans un verger, causent des femmes graves,
Et, sur son banc fait de roseaux tressés,
Un mandarin tend l'oreille à deux braves
Qui sont debout, depuis sept ans passés.

Pousse ma porte, en tes courses nocturnes;
Crains-tu, chez moi, quelque outrage odieux ?
J'ai l'ongle long des lettrés taciturnes,
Et mon chat blanc ne mange pas les dieux.

Foule à tes pieds, et, s'il te plaît, écrase
Mes plats d'argile et mes grès rabougris;
Mais de tout choc garde, aux flancs de mon vase,
La glu d'émail où le soleil s'est pris.

Sur les oiseaux passe tes mains savantes,
Lisse la barbe aux magots rondelets,
Songe au matou, veille aux doigts des servantes,
Rends souple et fin le crin dur des balais.

Et, l'œil tourné vers Pe-Tche-Li la sainte¹,
Je te promets de boire à ta santé,
Sous les rayons de ma lanterne peinte,
Un peu d'eau chaude, avec beaucoup de thé.

¹ Pe-Tche-Li, première province de l'empire.

A EUGÈNE DELATTRE

LE LION

Quand, dans le vieux Paris, les mignons pleins de joie
Secouaient, en passant, l'ambre de leurs cheveux,
Certe, ils gardaient encor, sous la cape de soie,
La foi des chevaliers et l'honneur des aïeux ;
Dans le coffre aux onguents ils cachaient une épée,
La dague étincelait au bout des colliers d'or,
Et ces enfants d'amour, prêts à toute équipée,
Au nombre des plaisirs avaient compté la mort !

Quand les roués dansaient, aux jours de la Régence,
Blancs de poudre, et musqués, sous un pourpoint fleuri,
Ils sauvaient la débauche à force d'élégance,
Et n'avaient pas de cœur, tant ils avaient d'esprit !
Quand les beaux muscadins, de leurs jaunes bottines
Frappaient, en sautillant, le pavé des faubourgs,
Ils faisaient leur toilette au pied des guillotines,
Réglaien't la carmagnole au rythme des tambours.
Et, secouant le sang de leurs dentelles fines,
De l'humide abattoir ils volaient aux amours !
L'incroyable, appuyé sur sa pomme d'agate,
Portait la République au pli de sa cravate.
Le fringant officier, du temps de l'Empereur,
Quand son sabre traînait, en sonnant, sur les dalles.
Pouvait montrer, du moins, aux nations rivales,
La blessure à son front et la croix sur son cœur.

Tous, page aux cheveux blonds, marquis à l'habit rose,
Ceux de quatre-vingt-treize et de mil huit cent deux,
Esprit, grâce ou fierté, tous avaient quelque chose
Dont le monde longtemps se souvint après eux.

Mais lui, qu'a-t-il gardé, le lion ridicule,
Le Richelieu bourgeois, le don Juan roturier,
Grotesque conquérant à la barbe d'Hercule,
Marquis de Carabas dont le père est meunier !
Dites ? quel est son droit ? quel laquais en démence
Sur des coussins de pourpre enivra son enfance ?
Au peuple que son char éclaboussé en chemin
Quel blason montre-t-il, sur un vieux parchemin ?
Lui, qui siffla jadis les nobles d'un autre âge !
Lui, que berça Juillet, au branle du canon !
Valet qui des grandeurs a fait l'apprentissage,
Insolent, moins l'esprit ! vaniteux, moins le nom !
Ah ! c'est pitié de voir ce commis hors d'haleine,
Bouffi dans son orgueil et dans son habit noir,
Faire, à l'égal d'un droit, sonner sa bourse pleine,
Et secouer au vent la poudre du comptoir !

Bravo ! marchands dorés ! nobles fils de famille !
Du talon, sans remords, foulez le peuple impur !
Étalez vos couleurs, blasons de pacotille,
Pains de sucre en sautoir et coton sur azur !

Vous n'atteindrez jamais à l'aristocratie,
Et toujours, mes seigneurs, malgré vos airs galants,
Vos gros pieds perceront sous la botte vernie,
Vos grosses mains feront éclater vos gants blancs !

A MATHURIN RÉGNIER

Vieux Mathurin, poëte aux âpres mélodies,
J'aime de ton bon vers les allures hardies,
Quand il va débraillé, sans grègues, sans chapeau,
Ainsi qu'un franc buveur, au sortir du caveau !
Tu savais, ô Régnier, que l'ardente satire
A besoin de piment pour allumer son ire !

Ton robuste Apollon ne connut pas cet art
De jeter sur les mots des masques et du fard.
Il aimait, aux lueurs d'une fauve lanterne,
S'accouder, à son aise, au banc de la taverne,
Et, la bouteille en main, dire leur fait aux gens,
Sans crainte des rhéteurs, des sots, ni des sergents.
Comme une artère chaude et de sang inondée,
A chacun de tes vers on sent battre l'idée,
Et dans ta haute phrase où la colère bout,
Tout est vivant, tout marche, et se dresse debout.
Oh ! que j'aime à te voir, quand, le poing sur la hanche,
De Ronsard bafoué, seul, tu prends la revanche,
Et de ton vers penseur flagelles sur le dos
Le Malherbe qui pèse et qui gratte des mots !
Cependant que déjà, maître, ta main hardie
Aux Molières futurs taille la comédie,
Et, des voiles bénins dégageant ton tableau,
Prépare des rougeurs au pudique Boileau !

Certes, l'art des savants et de la pédantaille,
Comme un manteau trop court, n'allait pas à ta taille,

Car ton libre génie, avec ses pieds d'airain,
Quand il entre en un vers, y marche en souverain,
Et parfois, sans façon, dans ta franche satire,
S'entrouvre l'hiatus, comme un éclat de rire.



LE SECRET

Parfois la terre, ouvrant son sein qui gronde,
Heurte les monts l'un sur l'autre croulants,
Elle s'agite et veut jeter au monde
Le noir secret enfermé dans ses flancs;

Un jour, une heure, et les flots ruisselants
Le vomiront sur la grève inféconde;
Il va sortir de la forêt profonde,
Il monte, il monte aux lèvres des volcans:

Le cœur ému, l'humanité s'éveille...
Au bruit qui passe elle prête l'oreille...
Mais de la terre étouffant le transport,

Le Dieu jaloux qui nous cache les causes,
Met sa main large à la bouche des choses...
La voix s'arrête, et l'homme attend encor !

BUCOLIQUE

Quand, pareilles aux blés mûrs,
Les étoiles toutes blondes
Ont couvert des cieux obscurs
Les solitudes profondes,

La nuit se met en chemin,
Moissonneuse à la peau brune
Qui, pour faucille, à sa main
Tient le croissant de la lune ;

Par le vaste firmament,
Elle fauche, à perdre haleine,
Les épis de diamant
Qui se couchent sur la plaine.

Mais le temps la presse fort,
La besogne est malaisée,
Et, sur la terre qui dort,
Sa sueur tombe en rosée ;

Dans son grand sac tout gonflé,
Elle emporte les javelles
Qui, comme des grains de blé,
Vont semant leurs étincelles ;

Puis, quand revient le jour bleu ;
Elle court, traînant ses voiles,
Dans les greniers du bon Dieu
Tasser ses gerbes d'étoiles.

LE GALET

Rond, luisant et poli sous la vague marine,
Océan, je l'ai pris parmi tes flots amers,
Ce caillou blanc avec sa frange purpurine,
Comme un bijou tombé du vaste écrin des mers.

Mille ans, il a roulé sur le bord de cette onde,
Les flots jaloux, mille ans, l'ont ramené vers toi;
Et peut-être, Océan, sous ta houle profonde,
Tu ne l'avais poli que pour qu'il vînt à moi.

Je l'ai pris, ruisselant d'une écume embaumée
(Tel un avare prend un trésor), et joyeux,
O mer, je l'emportai loin de ta rive aimée,
Comme un gage d'ami qui nous fait ses adieux.

Et depuis, quand parfois je le contemple encore,
Frémissant, éperdu, je crois tenir soudain
Avec ses bruits, ses flots et sa trompe sonore,
Tout le grand Océan dans le fond de ma main !

LA CHANSON

DE

MARCHAND DE MOURON

Petits serins, petits moineaux,
Passez la tête à vos barreaux,
Je viens des bois et de la plaine,
De mouron frais ma hotte est pleine.

Mouron ! mouron !
Qui veut du mouron ?

Au long des prés et des ruisseaux,
Des champs tout blonds aux verts coteaux,
Parmi la mousse et la bruyère,
Je vais cherchant la graine amère...

Mouron ! mouron !
Qui veut du mouron ?

Pour vous cueillir le picotin,
Je m'éveille, dès le matin,
Car, la nuit, mes songes fidèles,
Sont pleins de chants et de bruits d'ailes.

Mouron ! mouron !
Qui veut du mouron ?

Je suis le père des oiseaux,
Et, dans leur prison de roseaux,
Tous, quand je chante par la ville,
Frissonnent au perchoir mobile.

Mouron ! mouron !
Qui veut du mouron ?

Amis à l'œil luisant et noir,
 Vous vous croirez libres, ce soir,
 Quand, à la grille de vos cages,
 S'étaleront mes gais feuillages.

Mouron ! mouron !

Qui veut du mouron ?

Merles, pinsons, chardonnerets,
 J'ai vu vos frères des forêts,
 Et j'ai des nouvelles certaines
 Des bois, des monts, et des fontaines.

Mouron ! mouron !

Qui veut du mouron ?

Je les vois venir, par milliers,
 Quand je passe au fond des halliers,
 Et, pour me jaser dans l'oreille,
 Plus d'un se pose à ma corbeille.

Mouron ! mouron !

Qui veut du mouron ?

LE CRAPAUD

L'ombre descend, la terre est brune,
Tous les bruits meurent à la fois ;
Seul, les yeux fixés sur la lune,
Le crapaud chante au bord du bois.

Du vieux tronc qu'un lierre festonne
Il sort ainsi, quand vient le soir ;
Comme une flûte monotone,
Sa voix monte sous le ciel noir.

Ah ! pauvre ami, vieux camarade !
Que dit-elle à l'astre argenté,
Ta longue et morne sérénade
Qui pleure dans les nuits d'été ?

Crois-tu qu'enfin lasse et charmée
Par tes tristesses d'opéra,
Au long d'une échelle enflammée,
Ta Juliette descendra ?...

Tant que l'ombre étale ses voiles,
Il reste là, s'évertuant,
Sous le balcon d'or des étoiles,
Roméo sinistre et gluant.

Puis il retourne vers son antre,
Au premier sourire du jour,
Traînant, dans l'herbe, son gros ventre,
Plein de poisons et plein d'amour.

A P. M.

MARÉE MONTANTE

Dans ma chambre, au bord de la plage,
Frère, je rêvais l'autre nuit,
Et la lune, sur mon visage,
Doux fantôme, glissait sans bruit;

La blanche lueur qui pénètre
Tremblait aux rideaux suspendus ;
Une voix chante à ma fenêtre,
Une voix aux sons inconnus.

Jusqu'à moi, dans l'ombre, elle arrive
Frémissante et pure à la fois,
Comme la vague sur la rive,
Comme la brise dans les bois :

« Éveille-toi ! fils de la terre,
» Je suis la nymphe aux verts réseaux,
» J'habite l'ancre solitaire
» Où bruissent les grandes eaux.

» J'attache ma tunique bleue
» Avec des perles de corail ;
» Deux poissons à la large queue
» Font voler ma conque d'émail.

» Pour orner ma gorge d'ivoire
» Et mes longs cheveux ruisselants,
» J'ai des couronnes d'algue noire
» Et des colliers de galets blancs.

» Ma trompe est pleine de murmures
» Qui du ciel charment les palais,
» Et je prends, quand les nuits sont pures,
» Les étoiles dans mes filets.

» Éveille toi ! je suis la reine,
» La reine aux immenses états !
» Je marche fière et souveraine,
» Portant le monde dans mes bras !

» Les destins ont mis mon empire
» Partout où sonne l'Océan ;
» L'azur des flots est mon sourire,
» Et ma colère est l'ouragan !

» Loin des climats où sont les hommes,
» Pour le nautonnier libre et fort,
» J'ai des villes et des royaumes
» Dont on voit luire les toits d'or.

» Je garde mes îles fécondes
» A qui franchit les vastes flots,
» Car j'aime à bercer, sur mes ondes,
» Le navire et les matelots.

» Et ceux qu'entraînent les naufrages,
» Je les emporte dans mes bras,
» Jusqu'au pays des coquillages
» Que le monde ne connaît pas.

» On les a cru morts, dans leurs villes ;
» Ils ont des palais de cristal,
» Ensemble, sous les flots tranquilles,
» Ils causent du pays natal.

» Ils sont rois des vallons humides,
» Aux lieux profonds et reculés
» Où viennent les phoques timides
» Bondir dans les varechs salés.

» Au bruit lointain des vents sonores,
» De belles vierges aux yeux verts,
» Sous des grottes de madrépores,
» Les attirent par leurs concerts.

» Ils ont des champs et des collines
» Que tapisse le fucus frais,
» Et vont cueillant mes perles fines
» Aux branches rouges des forêts... »

Et la voix, plus faible résonne,
Mélée au murmure des vents;
De ma fenêtre qui frissonne
J'écartai les rideaux mouvants.

La nuit, sur la plaine ondoyante,
Comme un riche dôme, éclatait,
Tandis qu'écumeuse et bruyante,
Sur la grève la mer montait !

Et c'est le chant qu'en leur jeune âge
Ont entendu les matelots,
Quand ils jouaient sur le rivage,
Ou qu'ils dormaient au bruit des flots.

L'ESPRIT DES FLEURS

Sylphe léger, fils des molles rosées,
J'aime à bondir sur les gazons en fleurs,
Et l'arc-en-ciel aux teintes irisées
Fait à mon front chatoyer ses couleurs;
Sur un brin d'herbe, en passant, je me pose,
Et, sous mes pieds, bourdonnent les sillons;
J'ai, pour tunique, une feuille de rose,
J'ai, pour voler, l'aile des papillons.

Quand du matin glissent les brises folles,
Dès que l'oiseau commence ses chansons,
Avec mes doigts, j'entr'ouvre les corolles,
Et doucement j'éveille les buissons :
« Debout ! debout !... » Tout frémit, et la plaine,
Et le lac bleu dont je rase le bord
Avec mon char de roseaux verts qu'entraîne
Un scarabée à la cuirasse d'or.

« Debout ! debout !... » Les sveltes demoiselles
Dansent en rond sur les blancs nénufars,
Au grand soleil bruissent mes deux ailes,
Aux flots d'azur se plongent mes regards.
Quand vient le soir, et que les fleurs sont closes,
Du ver luisant je m'éclaire en chemin,
Et vais frapper à la porte des roses,
Pour m'endormir dans mon lit de satin.

L'hiver, je tremble, et mes fleurs sont flétries,
Sur l'arbre nu pendent les blancs frimas ;
Près de la vitre aux froides broderies,
Des blonds enfants j'écoute les ébats...

Mais si, parfois, je peux franchir les grilles,
Au feu qui danse, ouvrant mes doigts gelés,
Je me blottis au sein des jeunes filles,
Ou je me berce à leurs cheveux bouclés.

LES RAISINS

AU CLAIR DE LUNE

Dans la vigne, au mur étalée,
La lune glisse lentement,
Et, sous la feuille dentelée,
Caresse le raisin dormant.

Tout à coup la grappe en alerte
S'éveille et croit le jour venu;
Chaque grain, gonflant sa peau verte,
Frissonne au vent comme un sein nu.

Chaque bourgeon, rouge de honte,
Semble une perle de corail ;
Le tronc frémit, la sève monte,
Toute la vigne est en travail.

Clarté menteuse ! erreur fatale !
O vigne, reprends ton sommeil ;
Ce n'est point à ce reflet pâle
Que ton sang deviendra vermeil.

Pampres pressés, attendez l'heure,
L'aube du jour est loin encor,
Et ce rayon qui vous effleure
Est plus froid qu'un baiser de mort !

LES LARMES DE LA VIGNE

I

Mars est venu, la vigne pleure :
Le vent du nord, passant brutal,
Fait, sur les branches qu'il effleure,
Rouler des perles de cristal ;

Et, peu sensible à tes alarmes,
Au flanc des côtes sans chemins,
La terre boit tes grandes larmes,
Consolatrice des humains.

Oh ! dis-nous, se peut-il qu'on voie,
Pour calmer nos âpres douleurs,
Sortir un jour des flots de joie
De tes rameaux gonflés de pleurs ?

II

Toute joie a sa source amère :
Poète, ne t'étonne pas
Si je suis triste, moi, la mère
De l'ivresse et des gais repas.

Le ciel, jaloux du vin qui charme,
A taxé mon philtre puissant,
Et je paie aux dieux une larme
Pour chaque goutte de mon sang.

Toi-même, à l'heure du délire,
N'entends-tu pas avec effroi
Monter, aux strettes de ta lyre,
Tous les sanglots qui sont en toi ?

CHATTERIE

Je la vis seule, aux derniers rangs assise ;
Des feux du lustre éclairée à demi,
Elle courbait, comme un chat endormi,
Son dos frileux, sous sa fourrure grise.

Sa main mignarde, aux gestes ambigus,
Dans un gant paille avait rentré ses griffes ;
Ses longs yeux verts, comme deux escogriffes,
Dévotement fermaient leurs cils aigus.

A peine, au bord de ses lèvres félines,
Passait le bout des petits crocs d'émail,
Et son nez mince, au rose soupirail,
D'un souffle frais baignait ses barbes fines.

Soudain la belle (un homme était entré)
Sembla frémir sous ses noires dentelles,
Et j'entendis comme un bruit d'étincelles
Qui s'échappait de son jupon moiré !...

PORTRAIT

Je ne sais pas ton nom, comtesse ou bien marquise,
Dont le portrait charmant rit dans ce cadre d'or ;
Mais nulle, en sa beauté, n'eut plus de grâce exquise,
Au temps qu'on était jeune et qu'on aimait encor.

Tes cheveux à frimas, où le zéphyr se joue,
Effleurent mollement ton visage vermeil,
Car le pastel du maître a semé sur ta joue
L'incarnat velouté d'une pêche au soleil.

Mille amours sont nichés sous tes narines roses,
Mille autres sont blottis dans tes yeux irisés,
Tandis que Cupidon, sur tes lèvres mi-closes,
Appelle au pâturage un troupeau de baisers.

Et le ruban bleu-ciel, dont ta robe est fermée,
Semble, au long du corsage, étaler à plaisir,
De ta taille divine à ta gorge embaumée,
Une échelle d'azur où monte le désir!...

A R***

Je ne suis pas le Christ, ô pâle Madeleine,
Pour que tes longs cheveux caressent mes pieds nus;
Je marche, ainsi que toi, dans le doute et la peine,
Voyageur égaré par les chemins perdus.

Je ne te dirai pas les paroles divines
Qu'il jetait, comme un baume, à tous les cœurs souffrants,
Quand, suivi de la foule, il montait les collines,
Ou qu'il se promenait près des lacs transparents.

Je n'ai pas, comme lui, cette auréole pure
Qui d'un reflet d'en haut dorait ses blonds cheveux,
Et je ne porte point, pendue à ma ceinture,
La clef de diamant qui peut t'ouvrir les cieux.

Je suis un des derniers au désert de la vie,
Sous ma tente d'un jour s'est assis le malheur ;
Mais je t'ai, comme Christ, pardonné ta folie,
Et demain, si tu veux, je t'ouvrirai mon cœur !

A X.

Tristes Deos!

Horatius.

Artiste au front sacré, poëte aux belles rimes,
Voyageur attiré vers les songes vermeils,
Toi qui portes aux pieds ces poussières sublimes
Qu'on soulève, en marchant, au pays des soleils!

Quand je t'ai vu passer, dans ta force et ton calme,
Traînant, comme un manteau, ta popularité,
J'ai tendu mes deux mains pour te jeter la palme,
Et mon cœur, devant toi, tremblait épouvanté!

Mais je sais, maintenant, qu'oublieux de la lyre,
Tu descends quelquefois de ton Olympe bleu,
Et je pourrai t'aimer, moi qui t'ai vu sourire...
J'avais cru, jusqu'ici, que tu n'étais qu'un dieu!

A MON AMI EUGÈNE CREPET

LE LABOUREUR

O laboureur de l'âme, ô semeur éternel,
Poëte, avant le jour, loin du toit paternel,
 Sans écouter le chien qui gronde,
Pars avec ta charrue et ton rude aiguillon :
Tu sais que le temps presse, et qu'il faut au sillon
 Jeter tout l'avenir d'un monde.

Il part ; la plaine immense, au lever du soleil,
N'a pas même un oiseau qui chante le réveil,
Pas même un arbre qui frissonne.
C'est un terrain maudit, dans le vaste univers,
Et, sur les durs cailloux dont les champs sont couverts,
On entend le soc dur qui sonne.

L'air est en feu : midi, sur l'ardent travailleur,
Comme un manteau de plomb, fait tomber sa chaleur :
Mais qu'importe aux tâches divines !
Il marche dans l'espoir, dans la foi, dans l'azur,
Et la sainte sueur qui coule à son front pur
Semble un bandeau de perles fines.

Il voit, il voit déjà, sur le sol àpre encor,
Frémir les bois touffus et rouler les blés d'or,
Tout tachetés de fleurs vermeilles ;
Il ne s'aperçoit pas, le rêveur ingénu,
Que mille taons jaloux, pour piquer son sein nu,
Vont bourdonnant à ses oreilles !

Puis, quand au foyer sombre il retourne, le soir,
Tous les petits enfants se pressent pour le voir,
 Au seuil des fermes souriantes;
Car, pareils aux grands bœufs qui rentrent à pas lourds,
Ses vers au large flanc font tinter, dans les cours,
 Leurs colliers de rimes bruyantes.

MARS

Le printemps s'est hâté, mars en mai se déguise ;
Comme un hérisson fauve, il traîne le soleil
Qui lutte et fait trembler, au froid qui les aiguise,
Sur son dos frissonnant ses pointes de vermeil.

La brise a des chansons qui grelottent encore ;
Sous son capuchon rose enfermée à demi,
La fleur du marronnier regarde et veut éclore,
Puisque des pieds d'oiseaux sur sa branche ont frémi.

L'eau court, les liserons montent à l'escalade,
Et, de son blanc linceul secouant les lambeaux,
La nature sourit comme une enfant malade
Dont le front a gardé la pâleur des tombeaux.

O germes inquiets ! j'ai connu vos audaces,
J'ai voulu, comme vous, forcer le temps vainqueur,
Et, rêvant les blés mûrs dans la saison des glaces,
Sous le premier soleil épanouir mon cœur.

Alors, comme aujourd'hui, le vent chantait, les nues
Versaient un rayon d'or à mes éclosions ;
Tandis que tout gonflé de séves inconnues
Bourgeonnait, dans mon sein, l'arbre des passions.

L'hiver est revenu, les feuilles sont brûlées,
Le sol glacé résonne à chacun de mes pas,
Et j'ai vu se flétrir, sous d'âpres giboulées,
Les saintes floraisons qui ne repoussent pas !

JOUR SANS SOLEIL

La brume a noyé l'horizon blafard,
Les vents font le bruit d'un taureau qui beugle,
Et, sur les prés nus, le ciel sans regard
S'ouvre, vide et blanc comme un œil d'aveugle.

Ce n'est pas la nuit, ce n'est pas le jour ;
Du zénith glacé, je sens, comme un givre,
Tomber sur mon cœur, qui n'a plus d'amour,
Le dégoût d'être homme et l'ennui de vivre.

Les temps sont passés où, sous le ciel bleu,
Sonnait dans ma chair le galop des fièvres;
Toute joie est morte ou m'a dit : adieu !
J'ai le doute à l'âme et le fiel aux lèvres...

Dormez dans la nue, ô rayons sacrés !
Plus de souvenir et plus d'espérance !
Mon cœur, loin de vous, descend par degrés,
Sous l'océan froid de l'indifférence!...

A M. CLOGENSON

CONSEILLER HONORAIRE

Si quelque ennui vient me saisir,
De mon logis, j'ai le plaisir
De contempler mille gouttières,
Sans compter quatre cimetières
Entre lesquels, dans mon loisir,
J'aurai l'agrément de choisir!

J. CLOGENSON.

Ce siècle, qui veut tout changer,
Donne à Thémis ses invalides ;
Ce n'est point à moi de juger
Si ces réformes sont solides.

Il me semblait (voyez un peu
Comme il est bon qu'on m'avertisse !)
Que le juge plus près de Dieu
Était plus sûr dans sa justice.

L'âge avait son autorité
Pour le crime échappé des bouges !
Les cheveux blancs, en vérité,
Faisaient bien sur les robes rouges !

N'en parlons plus, — joyeux martyr,
Vous bénissez votre aventure, —
Et la muse a fait, pour sortir,
Éclater la magistrature !

Elle va, par vaux et par monts,
Ouvrir son aile plus valide ;
Du poëte que nous aimons
La robe était la chrysalide ;

Et vous quittez ce tribunal
Où votre âme fut prisonnière,
Gai, comme un enfant matinal,
Qui fait l'école buissonnière.

Les dieux velus, les dieux malins,
Aux forêts ont chanté victoire,
Voyant par-dessus les moulins,
Voler la toque du prétoire !

L'un du gros code s'est muni,
L'autre est l'huissier qui dit : « Silence ! »
Et les oiseaux ont fait leur nid
Aux deux plateaux de la balance !

N'en parlons plus, c'est pour le mieux,
Puisque la loi que je déplore,
Des morceaux d'un juge trop vieux,
Fait un poète jeune encore.

Hélas ! notre printemps à nous,
Suinte la tristesse et la brume ;
Apollon faiblit des genoux,
Et la muse à trente ans s'enrhume

Chantez toujours ; votre gaité,
Fait honte à la pâle jeunesse,
Qui va changeant, pour sa santé,
L'eau d'Hypocrène en lait d'ânesse !

Que j'aime mieux ce rude hiver,
Où le vent de la fantaisie
Fait petiller, comme un feu clair,
Tant d'esprit et de poésie !

Votre Pégase guilleret,
De ses grelots, jette à la terre
Plus d'une note qu'on dirait
Prise au carillon de Voltaire !

Dans vos huitains, calmes et beaux,
Avec l'autorité d'un sage,
Vous plaisantez sur ces tombeaux
Qui blanchissent au voisinage.

Enfant joyeux d'un siècle fort,
A ce trait on vous peut connaître,
Quand, pour voir de plus près la mort,
Vous vous penchez à la fenêtre ;

Et, comme un Tircis, rose et frais,
Narguant les craintes sépulcrales,
Vous enflez sous les noirs cyprès,
Le chalumeau des pastorales.

Salut, à vos soixante et dix !
Car si la logique est certaine,
En vérité, je vous le dis,
Vous dépasserez la centaine !

Et vous pourrez, selon le mot
Du bon poëte que j'adore,
Sur le tombeau de plus d'un sot
Plus d'une fois compter l'aurore !

L'ÎLOT

Au dos d'un océan sans bornes,
Battu des vents, rongé des flots,
Le plus funèbre des îlots
Hérissé ses falaises mornes.

Ni pins touffus, ni bouquets d'ornes,
Sur ses récifs pleins de sanglots;
De loin, les jeunes matelots,
Pour se moquer, lui font des cornes ;

Tandis qu'un tonnerre assidu
Marque au flanc ce rocher perdu,
Comme un voleur qu'on stigmatise!...

Gens qui voguez à l'horizon,
Ce pauvre ilot, c'est la Raison!
Cet océan, c'est la Bêtise!...

CHRONIQUE DU PRINTEMPS

Savez-vous, gens de Paris,
Dont on voit les faces ternes
Sous des arbres rabougris
Où fleurissent des lanternes,

Quand, au long des boulevards,
Vous assiégez d'une lieue
Les gros drames, ces renards
Dont l'été coupe la queue!...

Savez-vous que le bon Dieu,
Chassant la brume morose,
Sur la toile du ciel bleu
Brosse un printemps vert et rose ?

Silence à vos cris d'enfer !
Qu'on se flatte ou qu'on se morde,
Les scandales de l'hiver
Sont usés jusqu'à la corde.

Oyez ! j'apporte des bois,
Où tremblottent les rosées,
De quoi défrayer six mois
Vos chroniques épuisées.

Les nids vont bien, les boutons
Sont faits sur de bons modèles ;
On a vu des hannetons,
On attend les hirondelles.

Des mugets, des bassins d'or,
J'ai le cours sur mes tablettes ;
Les blés sont calmes encor,
La hausse est aux violettes.

Comme un critique sournois,
Avril des jardins s'approche,
Et se glisse, en tapinois,
De la grêle plein sa poche.

Mais les grives n'ont pas peur,
Et m'ont donné l'assurance
Que le fruit tient sous la fleur,
L'avenir sous l'espérance !

Les collines ont du thym ;
L'air est doux ; rien de la vigne ;
J'ai rencontré ce matin
Quatre pêcheurs à la ligne.

Hier, enfin, de l'ombre épris,
Je rôdais par les vallées,
Entre les gazons fleuris
Et les voûtes étoilées ;

A l'heure où le carnaval,
Escorté de cinq cents masques,
Défonce, au galop final,
La peau des tambours de basques ;

Quand j'ai vu, sur un ruisseau,
Planer, tout blanc d'étincelles,
Le Silence, cet oiseau
Dont on n'entend pas les ailes!...

LA DERNIÈRE CHANSON

J'ai voulu, le premier jour,
Vendre mes chansons d'amour;

J'étais bien novice !

O mes dignes manuscrits,

L'épicier qui vous a pris

M'a rendu service.

Le second, j'ai, sur le quai,

Vendu mon couvert marqué,

Vieux meuble d'histoire,
Où mon aïeule, en mordant,
Cassa sa dernière dent,
Sous le Directoire.

Le troisième, Dieu merci,
J'ai vendu ma montre aussi,
Ma montre perfide,
Qui s'amusait à sonner
L'heure exacte du dîner
Sur mon ventre vide !

Le quatrième, ô bonheur !
J'ai vendu mon prix d'honneur
Pour six francs cinquante !
De ma gloire d'autrefois
J'ai fait deux dîners ou trois...
Sans vin d'Alicante !

Aujourd'hui, je n'ai plus rien,
Et mon ventre, comme un chien,

Aboie à la lune.

Aujourd'hui, pour tout trésor,

Je garde la bague d'or

De Nina la brune !

Tais-toi, mon ventre affamé ;

Celui-là qui fut aimé

Sourit quand il tombe ;

Le néant sera moins froid,

Si je peux, sa bague au doigt,

Dormir dans ma tombe !

A PHILOXÈNE BOYER

DÉMOLITIONS

Ah ! pauvres maisons éventrées
Par le marteau du niveleur,
Pauvres masures délabrées,
Pauvres nids qu'a pris l'oiseleur !

Quand, sous le suaire des nues,
Au bord des larges boulevards,
Se dressent vos carcasses nues
Comme autant de spectres blafards...

Quand vos cloisons mal affermies
Livrent aux regards insultants
Les secrètes anatomies
Du foyer qui vécut cent ans...

Et qu'on voit, au long des murailles,
Sous la morsure des grappins,
Flotter, ainsi que des entrailles,
Vos vieux lambeaux de papiers peints !...

Mon cœur qui garde, en ses abîmes,
Comme une perle au fond des mers,
Un trésor de pitiés intimes
Pour l'ennui des taudis déserts...

Mon cœur frémit, ma foi s'écroule,
Devant ces manœuvres impurs
Dont la cagnée ouvre à la foule
La conscience des vieux murs !

Voici les noires cheminées,
Poumons bruyants de la maison,
Où les aïeules inclinées
Souriaient au rouge tison.

Voici la mansarde fidèle
Où le poète, pauvre encor,
Confiait au nid d'hirondelle
Le secret de ses rêves d'or.

Ah ! douloureuses gémonies !
Ils ont tout mis sous l'œil du jour,
Depuis la chambre aux agonies,
Jusqu'aux alcôves de l'amour !

On dit qu'au soir, dans les ténèbres,
L'essaim des souvenirs troublés
Fait sonner ses ailes funèbres
Sur ces restes démantelés...

Pour les couvrir, montez, ô lierres !
Brisez l'asphalte des trottoirs ;
Jetez sur la pudeur des pierres
Le linceul de vos rameaux noirs !

Cercueils froids que le sage envie,
J'ai vu votre ombre et vos lambeaux,
Mais ces sépulcres de la vie
Sont plus mornes que les tombeaux !

VESTIGIA FLAMMÆ

Où donc es-tu partie, ô belle jeune fille ?
Toi dont le doux regard et dont la voix, un jour,
Comme un oiseau qu'éveille un bruit sous la charmille,
A l'ombre de mon cœur ont fait chanter l'amour !

Ange, te souvient-il que je t'aimai sur terre ?
Que j'aurais tout donné pour un baiser de toi ?
Lorsqu'au fond de ton cœur tu descends solitaire,
N'est-il aucun écho qui te parle de moi ?

Que fais-tu, maintenant que je suis seul dans l'ombre,
Quand dix ans sont passés depuis ton tendre aveu,
Et que, sur mes deux mains inclinant mon front sombre,
Je regarde briller, comme des yeux sans nombre,

Les étincelles de mon feu ?

A CHARLES D'OSMOI

CEUX QUI VIENNENT

A l'heure où le sommeil commence,
J'ai fait un rêve, et j'ai cru voir
S'allonger une plaine immense
Que terminait un grand trou noir.

Vers le gouffre qui les appelle,
Chassés par un destin de fer,
Hommes et femmes, pèle-mêle,
Roulaient, comme un fleuve à la mer.

Et derrière le troupeau sombre,
Mes yeux cherchaient, avec effort,
Ta vieille faux qui luit dans l'ombre,
O vieux squelette de la mort !

Je ne t'aperçus point, camarde !...
Mais ce que je vis devant moi
S'agiter, dans la nuit blafarde,
M'a paru plus affreux que toi !

C'était une bruyante armée
De petits hommes incomplets :
Monde exigü, peuple pygmée,
Portant au front des bourrelets.

Les uns jetaient des clameurs grèles,
Et, des deux mains, ramant dans l'air,
Chancelaient sur leurs jambes frèles,
Comme des barques sur la mer.

D'autres, la bouche de lait pleine,
Avec des gestes menaçants,
Lançaient dans la mêlée humaine
Leurs chariots retentissants.

Les derniers, plus faibles encore,
Se traînant de tous les côtés,
Semblaient des larves près d'éclore,
Dans leurs langes emmaillotés.

Ils criaient : « Notre heure est venue !
» A nous la terre des vivants !... »
Et tous les hochets, sous la nue,
Secouaient leurs grelots mouvants ;

Et les voix exterminatrices
Frapant du ciel les noirs arceaux,
Entonnaient, sur l'air des nourrices,
La Marseillaise des berceaux.

Pourtant, ô tendresse profonde !
La foule, un pied dans le cercueil,
Vers les bandits à tête blonde
Se retournait ivre d'orgueil ;

Et les familles insensées,
Avec des rires triomphants,
S'en allaient au tombeau, poussées
Par le bras rose des enfants !

LE POËTE AUX ÉTOILES

LÉGENDE

Comme il n'avait pas diné,
Comme les bourgeois honnêtes
Tout le jour avaient berné
Le faiseur de chansonnettes,

Triste et pâle, sur le soir,
Prêt pour la dernière épreuve,
Loin du monde, il vint s'asseoir
Et chanter au bord du fleuve.

Il chanta les longs tourments
De l'amour et de la gloire,
Et son hymne, par moments,
Faisait tressaillir l'eau noire.

Soudain, par l'ordre d'un Dieu,
Les étoiles attendries
S'arrêtèrent, au milieu
De leurs blanches théories...

Puis il les vit sans effort
Glissant des voûtes profondes,
Comme de grands sequins d'or,
Trembler, dans l'eau, toutes rondes.

Il y plonge, il veut savoir...
O prodige!... il en prend une,
Puis deux, puis quatre... et bonsoir
Les soucis de l'infortune!

Il revient tout radieux
Vers les villes où nous sommes;
Avec le billon des dieux
On peut bien solder les hommes.

Son frac noir, aujourd'hui roux,
Fort peu payé, sans reproches,
Semblait, à travers les trous,
Porter le ciel dans ses poches.

Il va chez le boulanger :

« — Prends cet astre, et sers moi vite!...
» — Compagnon, va le changer,
» Ma galette n'est pas cuite. »

A la taverne du coin

Il fait briller sa pécune :

« — Camarade, on n'ouvre point
» A ceux qui portent la lune. »

Sans chemise par-dessous,
Il sonne au marchand de toiles :
« — L'ami, je veux des gros sous,
» Tu peux garder tes étoiles ! »

Les savants de l'Institut
Prirent de grands airs revêches ;
L'un sourit, l'autre se tut :
Ils ne les trouvaient pas fraîches !

Il mourut, le lendemain,
Aiglon né chez les reptiles,
Maigre et serrant dans sa main
Ses étoiles inutiles !...

Moi, j'allais je ne sais où,
J'ai croisé ce convoi sombre ;
Deux amis qui l'ont cru fou,
En riant suivaient son ombre.

Dors, poète, en frappe en vain
A nos tavernes immondes ;
Dors, ô mendiant divin
Qui payais avec des mondes !

Quelque jour, les fossoyeurs
Verront, tombant en prière,
Des soleils intérieurs
Luire aux fentes de ta bière,

Et, sous leur pic effaré,
Brisant la planche sonore,
Feront du tombeau sacré
Jaillir une grande aurère !

LES FOSSILES

I

Un air humide et lourd enveloppe le monde ;
Aux bords de l'horizon, comme des caps dans l'onde,
Les nuages rayés s'allongent lentement,
Et le soleil, immense au fond du firmament,
Heurtant au brouillard gris sa lueur inégale,
Sur le globe muet penche son disque pâle.
Aucun bruit sur la terre, aucun bruit dans les cieux,
Que l'oscillation des grands océans bleus !
Les granits, se tordant en postures difformes,
Dans les espaces nus dressent leurs blocs énormes,
Tandis que, çà et là, sur leur flanc dépouillé,
Jaunit la mousse maigre et le lichen rouillé !

Parfois, un large éclair, échappé de la nue,
De sa fauve lueur embrase l'étendue,
Et du monde ébranlé les volcans mal éteints
Répondent sourdement aux tonnerres lointains.
Les nuits, les longues nuits tendant leurs voiles sombres,
Sur l'ennui du soleil jettent l'ennui des ombres !
Seule, au-dessus des mers, la lune voyageant
Laisse, dans les flots noirs, tomber ses pleurs d'argent !

Sur l'aride plateau de ce désert immense,
Les siècles désolés se suivent, en silence.

Pourtant, au pied des rocs, au bord du gouffre amer,
Quelque chose a paru, quelque chose de vert :
Cela se courbe au vent, ou se tord en spirale,
Cela pend au granit ou sur les eaux s'étale,
Et, de tous les côtés, sous le soleil plus clair,
La végétation monte, comme la mer !
C'est un bruit doux et lent, qui va des monts aux grèves,
Frisson des germes nus, et murmure des sèves,
Travail de la racine entr'ouvrant le sol dur,

Feuillages déployés, qui tremblent dans l'azur.
Près des pins odorants, les cycas et les prêles
Poussent leurs rameaux droits, bordés de feuilles frêles;
La fougère fibreuse et les palmiers touffus
Se balancent, en foule, aux horizons confus.
Toute force, cachée aux flancs de la nature,
Jaillit, tumultueuse, en torrents de verdure:
Les arbres, à l'étroit, descendent des coteaux,
Les rameaux frémissants s'attachent aux rameaux,
Les bois suivent les bois, par les larges campagnes,
Et divisant leurs cours, aux bases des montagnes,
Dans les grandes forêts tombent échevelés,
Comme vont à la mer les fleuves déroulés.
Partout, les vents tiédis emportent dans l'espace
L'âcre senteur de l'herbe et de la terre grasse;
Un nuage flottant d'aromes inconnus
Sort des bourgeons gonflés et des lobes charnus;
Sous le poids du soleil tout le feuillage fume !
Un arc-en-ciel géant se courbe dans la brume,
Les sapins monstrueux, de moment en moment,
Sous leur écorce dure ont un tressaillement,
Tandis qu'au pied des monts, la forêt, sur ses voûtes,

Sent tomber lentement la pluie aux grandes gouttes !
Par l'éternelle nuit des ombrages sans fond,
Un murmure s'épand, monotone et profond.
Des arbres effarés les cimes entr'ouvertes
Dans les hauteurs du ciel font des tempêtes vertes !
Et l'orage bondit, en déchirant les airs,
De la houle des bois à la vague des mers !
Les deux immensités dans l'espace étendues,
Ensemble vont roulant leur plainte sous les nues,
Et l'on n'entend au loin, comme deux grands sanglots,
Que le bruit du feuillage avec le bruit des flots !

Le sable, cependant, fermente au bord de l'onde,
La nature palpite et va suer un monde.
Déjà, de toutes parts dans les varechs salés
Se traîne le troupeau des oursins étoilés ;
Voici les fleurs d'écaille et les plantes voraces,
Puis tous les êtres mous, aux dures carapaces,
Et les grands polypiers qui, s'accrochant entre eux,
Portent un peuple entier dans leurs feuillages creux.

La vie hésite encore, à la séve mêlée,
Et, dans le moule antique, écume refoulée !

Sur la grève soudain, parmi le limon noir,
Une chose s'allonge, épouvantable à voir :
La masse, lentement, sort des vagues humides,
Un souffle intérieur gonfle ses flancs livides,
Et son grand dos gluant, semé de fucus verts,
Comme un mont échoué, se dresse dans les airs !
Elle monte ! elle monte ! et couvre les rivages !
Sous le ventre ridé sonnent les coquillages,
La patte monstrueuse, aux gros doigts écaillés,
S'étale lourdement sur les galets mouillés !
Au bruit des vents lointains, parfois la bête énorme
Tourne son museau grêle et sa tête difforme ;
Hérissant leur poil dur, ses naseaux dilatés
Semblent humer le monde et les immensités,
Pendant que ses yeux ronds, bordés de plaques fortes,
Nagent, lents et vitreux, comme des lunes mortes !
Hideuse, elle s'arrête, au bout du sable amer,
Et sa queue, en longs plis, traîne encor dans la mer !

Alors, montrant à nu ses dents démesurées,
Et fronçant sur son dos, ses écailles serrées,
Elle pousse avec force un long mugissement,
Qui s'élargit au loin sous le bleu firmament !...
Par les mōnts, par les bois aux mornes attitudes,
La clameur se déroule au fond des solitudes,
Et le vaste univers écoute, soucieux,
Ce grand cri de la vie épandu dans les cieux !

II

Entre deux rangs penchés de collines désertes,
Un golfe poissonneux ride ses ondes vertes ;
C'est un large marais qui dort, sous le ciel clair,
Reste des grandes eaux, oublié par la mer.
Des madrépores blancs, garnis de coquillages,
D'une frange nacrée entourent les rivages,
Et l'éponge poreuse, attachée aux îlots,
Ouvre ses bouches d'or à l'écume des flots !
Dans les algues, au loin, par troupes répandues,

Avec leur dos bombé cheminent les tortues.
Les crabes inquiets, dont les doigts ont des dents,
Se glissent à fleur d'eau sous les rochers pendants,
Tout rampe et tout frémit sur la plage isolée...
Et, dressant jusqu'au ciel leur touffe amoncelée,
Près des minces bambous, enflés de nœuds égaux,
Les zamias fleuris couronnent les coteaux.
Le temps est calme et pur, l'essaim des brises douces
Sur les rochers velus fait frissonner les mousses,
Tandis que le soleil, étalant tous ses feux,
S'écrase, épanoui, dans la blancheur des cieux !

Tout à coup, s'élançant des cavernes profondes,
Une secousse forte a remué les ondes ;
De longs cercles moirés, qui grandissent encor,
En flocons écumeux se brisent sur le bord,
Et, craquant de terreur, les volutes surprises
Dans la conque d'émail rentrent leurs cornes grises...

Une forme lointaine apparaît sur les flots :
Elle nage, elle ondule, au détour des îlots ;

Sur ses flancs, revêtus de plaques diaprées,
Glissent des reflets bleus et des teintes pourprées ;
C'est un monstre inconnu, qui recourbe, en rampant,
Sur le dos d'un lézard la tête d'un serpent !
Tantôt silencieux, dans la fraîcheur des ondes
Il plonge son cou mince, armé d'écailles blondes,
Et, le long de sa gorge ouverte avec effort,
Les poissons sous la peau se débattent encor !
Tantôt, s'entortillant aux branches du rivage,
Avec sa tête plate il sonde le feuillage,
Puis, le corps dans les flots, poursuit, en s'allongeant,
Sur les palmiers en fleurs les limaces d'argent,
Ou, de leur nid de sable écartant les tortues,
Fait craquer les œufs ronds entre ses dents pointues !
Ah ! la joyeuse bête, au gros ventre vermeil,
Qui se roule dans l'onde et qui bâille au soleil !

Mais, du côté des monts, une rumeur s'élève,
Comme le bruit heurté des vagues sur la grève...
Là-bas, à l'horizon, flotte un nuage obscur,
Qui vient en tournoyant et tache le ciel pur !

Claquant à coups pressés, montant sans intervalle,
Le bruit grandit toujours, l'ombre toujours s'étale,
Puis le noir tourbillon crève sur les coteaux,
Essaim tumultueux d'étranges animaux,
Dont le ventre hideux, sillonné de plis fauves,
Se balance dans l'air entre des ailes chauves.
Leur tête, à forme double, effilant son museau,
Commence en crocodile et finit en oiseau.
Ils ont le corps gonflé, les pattes étendues,
Et, de leurs ongles tors, égratignant les nues,
Grands, petits, au hasard, pêle-mêle envolés,
Courbant les bois touffus, rasant les flots salés,
S'abattent lourdement parmi les algues noires !...
Toute la légion couvre les promontoires !
Cela grouille et bruit, sous les rameaux pendants,
Et, dans chaque buisson, luisent des yeux ardents !

Cependant, sur les eaux, la bête au dos d'écaille
S'arrête soupçonneuse et flaire la bataille ;
Son grand cou, ruisselant de l'écume des mers,
Comme un tronc d'arbre nu se dresse dans les airs,

Et les mille clameurs par la brise apportées,
Font monter à sa peau des teintes irritées !
Pareille au vent qui passe à travers les roseaux,
Son haleine sonore écarte ses naseaux,
Un sifflement aigu de sa gorge s'élançe.
Alors, tout se confond, et la lutte commence,
Où, parmi les abois et les glapissements,
Comme des grains de grêle, on entend par moments
Sonner les becs rugueux sur les écailles dures !
Les ailes frappent l'air avec de longs murmures.
Du cercle bruissant le reptile entouré
Promène, autour de lui, son regard effaré ;
Il bondit sur les flots, il recule, il avance,
Il fouette l'eau profonde avec sa queue immense,
Et se roule, et secoue, en ses vastes élans,
Tout le sombre troupeau qui s'attache à ses flancs !
Parfois il semble mort, et, comme une liane,
Laisse flotter son cou sur l'onde diaphane,
Puis relève, soudain, par un jet furicux,
Sa tête de serpent qui siffle dans les cieux !
Rapide, inévitable, il saisit, sous les nues,
Entre ses longues dents leurs ailes étendues,

Prend les corps dans ses plis, ou, glissant par dessous,
Du bout de son museau fouille leurs ventres mous !
L'espace retentit de plaintes enrouées,
Et, piquant le sommet des vagues remuées,
Le sang noir, goutte à goutte, éparpillé dans l'air,
De globules visqueux tache le golfe clair ;
Mais comme au pied des monts, lorsque le vent d'orage
Écorche le sol dur, et fait, sur son passage,
Onduler à longs flots les vallons sablonneux,
La poussière en roulant s'envole par les cieux,
Et de ses tourbillons couvre au loin les campagnes !...
Tel, du bord des marais et du flanc des montagnes,
Des buissons, des îlots, des ravins tortueux,
Monte l'essaim plus large et plus tumultueux.
Tous les becs sont tendus, avec leurs dents serrées,
Tous les doigts, allongeant leurs griffes acérées,
Cherchent les yeux du monstre, et si, jusqu'à sa chair,
L'écaille en quelque endroit laisse un chemin ouvert !
Le reptile, ébloui par cette multitude,
Ramasse tout son corps et gonfle sa peau rude,
Puis, poussant vers le ciel un dernier sifflement,
Plonge avec un bruit sourd dans l'abîme écumant !

Les bêtes, çà et là, par la vague bercées,
Flottent, le ventre en l'air et les pattes dressées,
Ou rampent en criant dans les algues du bord ;
Tandis que, sur les eaux qui palpitent encor,
Croisant de leurs yeux verts les glauques étincelles,
Les autres, à l'entour, font retentir leurs ailes,
Et, du golfe au ciel bleu tordent, en croassant,
Leur spirale sans fin qui va s'élargissant !...

III

Comme les airs sont doux ! comme le ciel rayonne !
Tout tressaille à la fois ! tout fleurit ! tout bourgeonne !
Et des halliers épais s'échappe, par moments,
Un long flot de parfums et de bourdonnements !
Dans les rameaux touffus sonnent des voix nouvelles ;
Sur les immenses nids battent les grandes ailes ;
Le monde, enveloppé d'un sourire joyeux,
Reluit au soleil clair, et la vie en tous lieux

Étale, adoucissant la rudesse des formes,
Sa pompe gigantesque et ses grâces énormes !

Tout est calme et splendide, et porte la beauté
Dans sa force première et sa sérénité !
Le bananier puissant, qu'aucun souffle n'incline,
Sous l'ombre d'une feuille abrite une colline,
Et les lourds papillons d'azur et de carmin,
Au bord des grandes fleurs, se posant en chemin,
Répandent avec bruit, sur la mousse sauvage,
Les calices profonds où tient l'eau d'un orage !
Partout, l'orchis vivace, à l'écorce monté,
Des antiques rameaux couvre la nudité.
Au tronc rugueux des pins flottent des grappes roses !
Et, secouant à l'air ses corolles écloses,
La liane se roule en cercles tortueux,
Tandis que, par endroits, un cycas monstrueux
Fait jaillir en bouquet, de ses bulbes ouvertes,
Des feuillages légers comme des plumes vertes !

Cependant l'araignée, au pied maigre qui fuit,
Noire, épaisse, velue, attentive à tout bruit,
D'une montagne à l'autre étend ses longues toiles,
Où la rosée éclate en humides étoiles !
Et, l'aile embarrassée aux mailles des réseaux,
Comme des moucheron se prennent les oiseaux !
Sur les sables luisant de baves argentées,
Des limaçons bossus, aux cornes dilatées,
Se traînent lentement ; les fourmis, en troupeaux,
Par d'obliques sentiers gravissent les coteaux,
Tirant avec effort, vers leurs greniers en cônes,
La datte violette et les bananes jaunes !
Sous le dôme plissé des larges champignons,
Dorment les grands lézards et les caméléons ;
L'abeille au creux d'un cèdre a bâti ses cellules ;
Aux pointes des roseaux tremblent les libellules ;
Mille essaims bruissants qui prennent leur essor,
Tourbillonnent, dans l'air, comme un nuage d'or !
Des roches de mica les cimes à facettes
Près des mornes granits font briller leurs paillettes ;
Et la terre féconde, ouvrant son sein vermeil
Pour aspirer la vie et boire le soleil,

Montre, de place en place, à travers sa peau sombre,
Ses os de marbre dur et ses veines sans nombre !

Mais, au-dessus des bois, l'un l'autre s'appelant,
Deux oiseaux d'écarlate, au vol étincelant,
Se suivent dans les cieux, fendant avec leurs ailes
De l'espace azuré les vagues éternelles !

Puis, glissant de la nue, ainsi qu'un large éclair
S'abattent, à grand bruit, sous le feuillage vert !...

Le cri rauque et perçant de leurs gorges gonflées
Expire mollement en cascades roulées ;

Leurs yeux ronds semblent d'or, mille frissons joyeux
Font, sur les sables fins, palpiter leurs pieds bleus,
Et, dans le tourbillon des ailes qui frémissent,

Leurs becs impatients se cherchent et s'unissent !

L'air est chaud, le ciel lourd, de moment en moment,

Les buissons autour d'eux, s'écartent lentement

Et l'on voit flamboyer leurs plumages superbes,

Comme un rouge incendie, entre les hautes herbes !...

IV

La nuit, comme une mer, s'étale dans les cieux ;
Seul, le faite indécis des bois silencieux
Se découpe, plus noir, sur l'immensité sombre,
Et la forme et le bruit vont s'effaçant dans l'ombre...
Parfois, épanouie à l'horizon lointain,
Une étoile s'entr'ouvre et se ferme soudain,
Et la terre, étouffant sous les ténèbres lourdes,
Soulève son flanc large avec des rumeurs sourdes !

Pourtant une lueur, vague et douteuse encor,
Du firmament obscur vient effleurer le bord,
Et la lune d'argent, qui dans les ombres nage,
S'élève, par degrés, de nuage en nuage,
Faisant neiger au loin, comme des flocons blancs,
Sa lumière glacée aux reflets vacillants,
Qui, sur les vallons creux et les grands promontoires,
Palpite, en s'accrochant aux aspérités noires !
Comme un monde inconnu qui se dévoilerait,
Toute la plaine alors sous les cieux apparaît :
Pré large, où cent ruisseaux croisent leurs folles courses,
Nénufars endormis sur le cresson des sources,
Étangs silencieux, tout hérissés de joncs,
Où les oiseaux pêcheurs ont cessé leurs plonges !
Mais parmi les roseaux, dressant sa taille énorme
Dont un rayon de lune ébauche au loin la forme,
Une bête velue, et qui souffle toujours,
Rumine gravement sur ses quatre pieds lourds !
Sa crinière foncée a des touffes profondes
Qui flottent, à son dos, comme de noires ondes ;
Sa tête est formidable ; à chacun des côtés
Tombe une oreille large, en flocons argentés ;

Comme un double croissant, deux défenses d'ivoire,
Du mufle qui s'allonge écartant la peau noire,
Se tordent vers les cieux; et, pendue en avant,
La trompe monstrueuse oscille dans le vent!
Son gros ventre, fouetté par les herbes humides,
Sous la brise qui passe ondule avec des rides,
Et l'ombre de son corps tremble sur les gazons
Tandis que, se courbant aux vagues horizons,
Le sommet inégal des collines lointaines
Semble un troupeau difforme accroupi dans les plaines!

C'est une nuit tranquille où la nature dort.

Tout à coup, réveillé par quelque vent plus fort,
Le monstre se remue, et roidit, dans la brume,
L'effrayant^e longueur de sa trompe qui fume,
Puis son cri large et dur, qui traverse les airs,
Se roule, en mugissant, par les vallons déserts!
On entend à ce bruit, dans les glaïeuls sauvages,
Palpiter mollement les vastes marécages,
Où les lézards glacés et les lourds pélicans
Font, sous leur ventre épais, sonner l'eau des étangs!

Le monstre beugle encor ; soudain battant des ailes
Mille oiseaux inquiets sortent des buissons frères :
Ils viennent à l'entour, par le somme engourdis,
Heurter leur vol aveugle à ses flancs arrondis ;
Tout se lève à la fois dans les clairières sombres,
Et, sur le bord du ciel, passant comme des ombres,
Là-bas des cerfs géants, aux bois démesurés,
Dans le brouillard douteux bondissent effarés !...

Voilà que s'éveillant, sous les étoiles pâles,
L'horizon montueux tremble par intervalles !
Et les mornes coteaux, de leur base arrachés,
Se suivent lentement parmi les joncs penchés !...
La plaine, sous leur poids, s'ébranle tout entière ;
On dirait des pieds lourds qui marchent sur la terre,
Et qui frappent ensemble à coups multipliés...
L'eau jaillit des marais, et les bambous, pliés
Comme sous un grand vent, craquent par les campagnes !...
Elle vient ! elle vient ! la troupe des montagnes !...
Et dans les longs détours du sombre défilé,
Chaque cime est vivante ! et les monts ont beuglé !

V

O mondes disparus ! ô siècles ! ô ruines !...
Comme le voyageur au versant des collines
S'arrête, et voit sous lui s'allonger à la fois
Les vallons frémissants, les fleuves et les bois...
Science universelle ! immuable pensée,
A vos plus fiers sommets mon âme s'est bercée !
Et, cherchant du passé les chemins inconnus,
Sur vos rochers glissants j'ai posé mes pieds nus !

J'ai vu, j'ai vu sous moi, comme une mer qui passe,
La vie, aux mille bonds, se rouler dans l'espace,
Et, ruisselant encor des baisers maternels,
Tous les mondes sortir de ses flots éternels !
Au choc des océans, aux éclats du tonnerre,
L'être tumultueux étreignait la matière,
Tandis que, partageant les générations,
Les déluges tombaient sur les créations !

Toute forme s'en va, rien ne périt, les choses
Sont comme un sable mou, sous le reflux des causes !
La matière mobile, en proie auchangement,
Dans l'espace infini flotte éternellement.
La mort est un sommeil, où, par des lois profondes,
L'être jaillit plus beau du fumier des vieux mondes !
Tout monte ainsi, tout marche au but mystérieux,
Et ce néant d'un jour, qui s'étale à nos yeux,
N'est que la chrysalide, aux invisibles trames,
D'où sortiront demain les ailes et les âmes !

Comme un germe fatal par la vague apporté,
Au bord des grandes eaux quand l'homme fut jeté,
Il roula, vagissant, sur la plage inconnue.
La pluie aux flots glacés inondait sa peau nue,
Et la foudre sonore, en passant dans les airs,
Frappait son large front de ses rouges éclairs !
Les fleuves gémissaient dans les vastes campagnes,
Les animaux hurlaient au sommet des montagnes ;
Parfois, le ciel immense, éteignant son flambeau,
Sur son sein haletant pesait comme un tombeau,
Et, tout autour de lui, tels que des geôliers sombres,
Les éléments grondaient dans le gouffre des ombres.
Tandis qu'à l'horizon noir et silencieux,
Des astres palpitants s'ouvraient comme des yeux !
Il se traîna d'abord, sous les forêts désertes,
Dont les dômes flottaient comme des tentes vertes ;
Puis, quand la faim première aboya dans ses flancs,
De l'yeuse sauvage il secoua les glands ;
Arrachant aux bambous la liane en spirales,
Il serra sous ses pieds l'écorce des sandales ;
Et, pour tout vêtement, sur son dos large et fort
Attacha des grands bœufs la peau fumante encor !

Il s'étendait; la nuit, sous les cavernes creuses ;
Là, durant le frisson des heures ténébreuses,
Peuplant de son effroi l'immensité des cieux,
Dans le bois et la pierre il se tailla des dieux,
Fit couler sur leur corps la graisse des génisses,
Et, tout noircis déjà du feu des sacrifices,
Les prit pour compagnons de ses rudes travaux,
Quand sur le flanc des monts il poussa ses troupeaux !
Longtemps, pasteur nomade, il marcha par le monde,
Déployant au soleil sa maison vagabonde,
Tandis qu'à ses côtés les chameaux, à genoux,
Dans la citerne fraîche allongeaient leur col roux !
Lorsque la nuit bleuâtre avait tendu ses voiles,
Il suivait, par les cieux, le troupeau des étoiles,
Et, dans sa langue étrange, aux sons rauques encor,
Du nom de ses béliers nommait les astres d'or !...
Parfois, au bruit lointain des ondes cadencées,
Sentant battre en son cœur l'aile de ses pensées,
Il allait éveillant, sous son souffle amoureux,
La musique endormie au fond des roseaux creux !
Il se penchait, parfois, sur la berge des rives,
Rayant le sable fin de lignes fugitives

Et la vague, et les vents, emportaient par lambeaux
L'écriture mêlée aux traces des oiseaux !

Un jour, il s'arrêta, secouant sur le monde
La poudre et la sueur de sa course inféconde,
Et, dans la liberté de son droit souverain,
Bâtit sa tente en marbre et ses dieux en airain !
Il fit monter ainsi, jusqu'aux régions pures,
Le formidable orgueil de ses architectures,
Et les astres, passant sous les chapiteaux lourds,
Comme de blancs oiseaux planaient au front des tours !
La cité, fourmillante et de tumulte pleine,
Enferma dans son mur la montagne et la plaine ;
Comme un serpent captif, le fleuve aux mille bonds
Se tordit écumeux sous l'arche des grands ponts,
Et les larges vaisseaux, fendant les flots rebelles,
S'échappèrent du port en déployant leurs ailes !...
Il partit avec eux, par la brise emporté ;
Seul, perdu dans la brume et dans l'immensité,
Il visita les mers en prestiges fécondes,
Les îlots merveilleux qui flottent sur les ondes,

La sirène chanteuse, et les monstres marins
Dont les naseaux bruyants sont hérissés de crins !

Il entendit alors dans sa force superbe
Hennir les passions, comme un troupeau dans l'herbe,
Et son cœur qui palpite, enflé de sang vermeil,
Sentit descendre en lui les flammes du soleil !
Il aima les tambours, les clairons, les cymbales,
La bataille emportée au dos blanc des cavales,
L'assaut qui monte aux murs avec ses doigts sanglants,
Les peuples écrasés sous les palais croulants,
Et la mêlée ardente, aux étreintes si fortes
Que la terre oscilla sous le pied des cohortes,
Et que l'explosion de l'humaine fureur
Des vastes océans étouffa la clameur !...

Le monde était vaincu, le ciel restait encore :
Comme le bûcheron, dans la forêt sonore,
Fait rouler à ses pieds les chênes monstrueux,
Une hache à la main, l'homme émonda ses dieux !

L'idole, chancelant sous les secousses fortes,
Vit crouler ses bras lourds tels que des branches mortes,
Et ses dents de granit, rouges de sang humain,
Comme des glands tombés jonchèrent le chemin.
La peur aux yeux béants, pâle fille des ombres,
S'échappa, pour toujours, des sanctuaires sombres,
Et l'homme, offrant son culte aux molles voluptés,
Se refléta lui-même en ses divinités !
Ce fut le temps heureux des blanches colonnades,
Quand sonnait, sur les monts, l'évohe des ménades,
Et que l'artiste grec, sous son marteau pieux,
Du marbre étincelant faisait jaillir des dieux !
Toute religion, soumise et désarmée,
Fut dans la grâce humaine à jamais enfermée,
Et le poète, ému par les rythmes divers,
Fit un Olympe entier du trop plein de ses vers !
Mais ces divinités que la raison assiége,
Fondirent sur l'autel comme des blocs de neige,
Ne laissant après soi, parmi les nations,
Que la froideur du dogme et des abstractions.
Bientôt, désabusé des antiques sagesse,
L'homme endormit son âme au roulis des ivresses,

Et, sur des couches d'or, parmi les bateleurs,
Fit trôner son ennui tout couronné de fleurs !
Formidables festins, où les peuples esclaves
En cadence funèbre agitaient leurs entraves,
Quand la prostituée, une patère aux doigts,
Buvait les pleurs du monde à la table des rois !
Les grands cirques lointains, où beuglaient les chairs vives,
Envoyaient des clameurs jusqu'au lit des convives,
Et, mêlée aux parfums du banquet frémissant,
Parfois comme un vent chaud passait l'odeur du sang !

C'est alors que, penché sur sa débauche sale,
L'homme vomit son âme aux pavés de la salle,
Et dans les passions se vautra sans pudeur,
Comme débarrassé du fardeau de son cœur !
La pâle humanité, dans sa stupeur immonde
Sans courage et sans foi, s'accroupit sur le monde,
Étalant au soleil toutes ses nudités,
Telle qu'un lépreux maigre aux portes des cités !
L'espoir était tombé dans les cœurs en ruines,
Les sages impuissants reniaient les doctrines,

Et l'univers, fétide ainsi qu'un mauvais lieu,
Ne put être lavé que par le sang d'un dieu !

Sous le gibet sacré d'où la lumière tombe,
L'homme, tout ébloui, se dressa dans sa tombe,
Et, le regard fixé sur les sommets lointains,
Trainant comme un linceul sa robe des festins,
Il marcha vers le jour ! les pierres inégales
Mordirent ses pieds blancs à travers ses sandales,
Et, du passé profane expiant la douceur,
Il sua, comme Dieu, sa sanglante sueur !
Il broya sous le fer, il tordit dans les flammes
Sa chair, humide encor des voluptés infâmes,
Et de sa main luisante arrachant les anneaux,
Livra ses ongles vifs aux pinces des bourreaux !
Pour la première fois, sa pensée agrandie
Comprit l'enivrement des pleurs, la mélodie
Des sanglots éternels, et, comme en un bain fort,
Martyr voluptueux, il plongea dans la mort !
La mort !... il se pâma dans ses caresses rudes,
Sur son grabat d'ermite, au fond des solitudes ;

Comme un dernier espoir, il la vit tour à tour,
Dans ses rêves la nuit, dans ses pensers le jour,
Et, pour hâter le temps des promesses meilleures,
Mit dans ses doigts osseux le sablier des heures !

Parfois, de la montagne il descendait pieds nus,
Prêchant la loi nouvelle aux peuples inconnus ;
Les guerriers s'arrêtaient, au fort de la bataille,
Le chef aux longs cheveux courbait sa haute taille,
Et, dressé sur le monde, avec ses bras ouverts,
L'arbre du grand supplice abrita l'univers !

On vit naître bientôt, tels qu'une aube affaiblie,
Des siècles pleins de brume et de mélancolie,
Où seule au fond des cœurs la foi veillait encor,
Comme sous les arceaux tremble une lampe d'or !
Dans le bourdonnement des longues sonneries,
Les peuples enfantins berçaient leurs rêveries,
Et, déposant au seuil tout souvenir mortel,
Engourdisaient leur âme aux parfums de l'autel !

Pareille au jour douteux qui, dans les cathédrales,
Tombe des vitraux peints sur le granit des dalles,
La blanche Vérité n'arrivait aux esprits
Qu'à travers la loi sainte et les dogmes écrits,
Crépuscule sans fin, baigné d'éclairs mystiques,
Où les choses prenaient des formes fantastiques !...
Mais l'homme manqua d'air, l'homme étouffa d'ennui.
Et, repoussant le dieu qui s'attachait à lui,
Du temple à deux battants ouvrit les portes sombres !...
Un flot bleu de soleil illumina les ombres,
Et, debout sur le seuil, jetant au loin ses yeux,
Il but à pleins pournons le vent libre des cieux !
Le monde bruissait comme un essaim d'abeilles,
L'avenir se levait dans des teintes vermeilles...
Il s'élança d'un bond vers les destins nouveaux ;
Là, préludant sans peur à ses rudes travaux,
Il brisa, pour toujours, les croyances bénies
Sous le marteau fatal des grandes ironies,
Et sa rébellion, comme un vent furieux,
Emporta dans l'oubli le dernier de ses dieux !
Pareil au noir mineur qui marche sous la terre,
L'homme accrocha sa lampe au fond de tout mystère,

Et, pour trouver le mot du Fatum souverain,
Il fit passer le monde à son creuset d'airain;
Ses fourneaux où, la nuit, grinçaient des feux sonores,
Allumaient tout à coup de lugubres aurores,
Tandis qu'on entendait, dans l'ombre des cités,
Râler entre ses bras les éléments domptés !
Alors, sur ton sein nu posant sa main brutale,
Nature, il déchira ta robe virginale !
Sentinelle immobile au bord des cieux profonds,
Épiant le chemin des astres vagabonds,
Du bout de son compas, sur les nocturnes voiles,
Comme des papillons il piqua les étoiles !
Puis, un jour qu'il rêvait, penché sur les flots verts,
Il crut voir dans la brume un second univers,
Et tira, tout joyeux, de la vague féconde
Son filet ruisselant où s'était pris un monde !
Chaque heure eut sa conquête et son but glorieux :
La foudre le gênait, il l'arracha des cieux !
Il en fit la colombe aux messages fidèles,
Qui prit ses volontés sous le feu de ses ailes !
Le grand fleuve, oublieux des loisirs nonchalants,
Tourna sa meule lourde aux rouages sifflants ;

Et la flamme rapide, à son char attelée,
D'un hennissement clair éveillant la vallée,
Plus loin que la montagne et que l'horizon bleu,
Dans un nuage épais l'emporta comme un dieu !

L'homme connut sa force, et, secouant ses chaînes,
Poussa le cri joyeux des libertés humaines,
Sous les débris du temple écrasa les pavois,
Et pesant dans sa main la couronne des rois,
Sur la poudre du sol que son sang a trempé,
Il écrivit ses droits du bout de son épée,
Et pour juger sa cause évoqua sans remords,
Ainsi qu'un grand sénat, l'ombre des siècles morts !
Il fut libre, il fut maître. O misère ! ô démence !
Cercle mystérieux qui toujours recommence !
Voilà que, maintenant, vieillard au front pâli,
Dans la satiété de son œuvre accompli,
Ployé sous le fardeau de ses six mille années,
Il s'arrête, inquiet, au bord des destinées !....
Sa raison l'épouvante et sa croyance a fui !
Sous le soleil qui baisse il marche sans appui,

Et son âme débile, où l'espérance est morte,
Comme un vaisseau perdu flotte au vent qui l'emporte !
Seul, le sage est debout, au seuil de sa maison,
Et d'un long regard triste il cherche à l'horizon,
S'il ne voit pas venir, du côté de la terre,
Le dernier ouragan plein du dernier tonnerre !
Déjà, sentant le jour de ses convulsions,
Le vieux chaos mugit sous les créations ;
La nature en travail écume dans sa chaîne,
Et le vent inconnu qui souffle de la plaine,
Comme ce cri d'adieu que l'Égypte rêva,
Passe sur les cités, disant : « L'homme s'en va !... »

C'est le commencement de la grande agonie !
Mourons ! les temps sont clos et la tâche est finie !
Montez tous à la fois, océans irrités !
Astres, détachez-vous des cieux épouvantés !
Et vous, formes de l'être, à jamais disparues,
Gigantesques débris que heurtaient les charrues,
Pressez-vous sous la terre, et dans vos lits poudreux
Faites nous une place, ô frères monstrueux !...

VI

Tout ce qui fut la terre a disparu dans l'onde ;
Les grands flots ont roulé sur le sommet des monts,
Et le vieux lit des mers, où germe un autre monde,
Sous le soleil nouveau sèche ses noirs limons.

Des peuples qui vivaient les clameurs sont éteintes ;
Un bruit mystérieux frissonne dans les airs ;
L'éternel océan, de ses molles étreintes,
Caresse le berceau du naissant univers.

Près de la tombe immense où dort la race humaine,
Cherchant dans les débris un nid pour ses amours,
La nature s'éveille, impassible et sereine,
Et le temps sans pitié recommence les jours !

Comme un grand nénufar, le soleil immobile
Sur les vagues de l'air entr'ouvre sa beauté,
Et son calice d'or fait, dans l'azur tranquille,
Tomber la transparence et la sérénité.

La lumière, en tous lieux, semble une eau qui circule,
Les contours sont noyés dans les rayonnements,
Et le jour sans nuage est comme un crépuscule,
A force de splendeurs et d'éblouissements.

Sur le monde enivré glisse une haleine chaude;
On dirait qu'on entend, au réveil matinal,
Quand les bois font vibrer leurs feuilles d'émeraude,
Sonner joyeusement des notes de cristal.

L'escarboucle flamboie aux crêtes des collines,
De rubis empourprés les vallons sont couverts !
La brise, en balayant le sable des ravines,
D'or et de diamants poudre les gazons verts.

Le fleuve diaphane, où boivent les gazelles,
Comme un souffle subtil effleure les roseaux,
Et son lit de topaze, aux blondes étincelles,
Semble un feu pétillant qui brûle sous les eaux.

O splendide univers qu'ont rêvé les vieux âges !
Le monde a fait un pas, tout ensemble a monté,
L'être, comme un oiseau, plus libre dans ses cages,
Jette au soleil levant un cri de volupté !...

L'arbre frémit d'amour sous son écorce grise ;
La sève a, comme un sang, des battements joyeux ;
Et répétant le mot apporté par la brise,
Les feuillages émus chuchotent dans les cieux.

Des prés, des ruisseaux clairs, des corolles écloses
Les aromes flottants s'échappent à la fois ;
Dans les parfums épais monte l'âme des choses,
L'air s'emplit de rumeurs et de confuses voix ;

Entr'ouvrant leurs yeux d'or, mille fleurs éveillées
Regardent doucement à travers les buissons,
Pendant que les oiseaux, sous les branches mouillées,
Pour le maître attendu commencent leurs chansons.

Il vient dans la lumière ! il vient dans l'harmonie !
A l'horizon lointain sa grande ombre a passé !
Et, le sentant venir, la terre rajeunie
Tremble comme la vierge au bruit du fiancé !

Il bondit sur les monts, tel qu'un chamois rapide,
Il nage dans l'azur, aux grands aigles mêlé,
Il marche au fond du fleuve, et sa forme splendide
Luit à travers les flots comme un ciel étoilé.

Son front calme est pareil à la mer sans tempête;
Un son mélodieux de ses lèvres a fui,
Et, comme la crinière ardente des comètes,
Ses cheveux flamboyants traînent derrière lui.

Sur ton aile, ô désir, il franchit la distance;
Un regard de ses yeux perce l'immensité;
Il a l'instinct sublime et la sagesse immense,
Sa force est dans sa grâce et dans sa volonté.

A l'être universel il va trempant sa vie !
Ses sens multipliés font son esprit meilleur,
Et le débordement de son âme ravie
Retourne, en flots d'amour, au monde extérieur.

O terre, il a compris tes clameurs éternelles,
Il sait quels mots profonds tu caches ici-bas,
Sous ce langage obscur des choses naturelles
Qu'avec ses sens grossiers l'homme n'entendait pas.

Il marche, comme un roi, par les belles campagnes,
Montre aux daims haletants les ruisseaux écartés,
Fait un signe à l'abeille, ou va sur les montagnes
Calmer le grand combat des lions irrités.

Il a pour compagnons des animaux superbes
Qui, sur les sables fins, suivent ses pas aimés,
Et la petite fleur se hausse dans les herbes,
Pour lui dire en passant ses rêves embaumés.

Le monde est son ami, n'étant pas son esclave ;
Des éléments jaloux la colère s'endort ;
Sur le cratère obscur où glapissait la lave,
Des essaims bourdonnants tournent en cercles d'or.

Les troupeaux, répandus dans les grands pâturages
Du maître inassouvi, ne craignent plus la faim ;
Seul le souffle du soir, agitant les feuillages,
Fait tomber les fruits mûrs aux gazons du chemin.

De lumière et d'amour la vie est altérée :
Joyeuse, elle s'assoit à son banquet vermeil,
Et dans le bleu saphir de la coupe éthérée
Boit, comme un miel divin, les rayons du soleil.

Salut ! être nouveau ! génie ! intelligence !
Forme supérieure, où le Dieu peut tenir !
Anneau mystérieux de cette chaîne immense
Qui va du monde antique aux siècles à venir.

A toi les grands secrets qui, dans l'ombre et le vide,
Échappaient, comme un rêve, à l'homme épouvanté.
A toi les doux pensers glissant au front limpide,
Comme des cygnes blancs sur un lac argenté.

A toi les bois touffus, les coteaux, les vallées,
Et tout ce qu'on regrette avec de vains efforts,
Lorsque le souvenir des heures écoulées,
A travers les tombeaux, filtre au cœur froid des morts.

Ce n'est pas le vent seul, quand montent les marées,
Qui se lamente ainsi dans les goëmons verts...
C'est l'éternel sanglot des races éplorées !
C'est la plainte de l'homme englouti sous les mers !

Écoute ces clameurs de l'océan sans bornes
Qui raconte à la nuit ses épouvantements ;
Tu frémiras un jour, quand, sur les grèves mornes,
La vague apportera nos pâles ossements.

Ces débris ont vécu dans la lumière blonde.
Avant toi, sur la terre, ils ont marqué leurs pas.
Contemple avec effroi ce qui reste d'un monde,
Et d'un pied dédaigneux ne les repousse pas !

C'était le peuple ardent, la race échevelée
Qui lançait son désir à l'assaut de tes droits.
Pour atteindre d'avance à ta sphère étoilée,
Nos cœurs impatients brisaient nos corps étroits.

Nous les voulions aussi, tes destins magnifiques !
Pour loger ton bonheur, ô frère glorieux,
Le penseur a bâti des cités pacifiques,
Le poète a rêvé des îlots merveilleux.

Ils allaient réveillant les âmes assoupies,
Ils montraient de la main l'horizon souhaité,
Et sous le manteau d'or des saintes utopies
Le monde à son déclin couvrait sa nudité !

Ils ont bu la ciguë et vidé les calices,
Sur le gibet infâme on a cloué leurs chairs ;
Mais ils te souriaient au milieu des supplices,
Et sont morts l'œil fixé sur ton calme univers !

Ne les méprise pas ! les destins inflexibles
Ont posé la limite à tes pas mesurés :
Vers le rayonnement des choses impossibles
Tu tendras, comme nous, des bras désespérés.

Ne les méprise pas ! tu connaîtras toi-même,
Sous ce soleil plus large étalé dans tes cieux,
Ce qu'il faut de douleur pour crier un blasphème,
Et ce qu'il faut d'amour pour pardonner aux dieux !

Tu n'es pas le dernier ! d'autres viennent encore
Qui te succéderont dans l'immense avenir !
Toujours, sur les tombeaux, se lèvera l'aurore,
Jusqu'au temps inconnu qui ne doit pas finir.

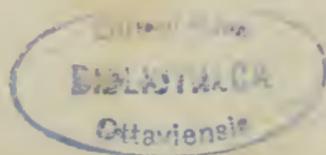
Et quand tu tomberas sous le poids des années,
L'être renouvelé par l'implacable loi,
Prêt à partir lui-même au vent des destinées,
Se dressera plus fort et plus brillant que toi !

TABLE

	pages
Candaule	1
Clair de lune.	3
La terre et les étoiles.	11
Les rois du monde	16
A une petite fille élevée au bord de la mer	25
Intérieur.	29
Puberté.	31
Néra	33
Printemps.	35
Chanson d'amour.	37
Flux et reflux.	39
La louve.	41
Kuchiuk-Hanem	45
La vierge de Sunam.	49
Quand vous m'avez quitté.	53

L'hallali.	57
A une femme.	59
J'aimai, — qui n'aima pas?	61
Au temps que j'étais pur.	65
Double incendie.	71
Savez-vous pas?	73
La plainte d'une momie.	77
A Maxime Du Camp.	85
A Pradier.	89
Sur un Bacchus de Lydie placé en face d'une statue de Flore.	95
Berceau.	99
Les flambeaux.	103
Le danseur Bathylle.	107
Vesper.	111
Cigognes et turbots.	113
A un enfant.	117
Au un jeune homme.	119
Tcu-Tsong.	121
Le barbier de Pékin.	125
Le dieu de la porcelaine.	131
Le lion.	135
A Mathurin Régnier.	139
Le secret.. . . .	143
Bucolique.	145
Le galet.	147
La chanson du marchand de mouron.	149
Le crapaud	153
Marée montante.	155
L'esprit des fleurs.	161
Les raisins au clair ne lune.	165
Les larmes de la vigne.	167
Chatterie.. . . .	171
Portrait.	173
A R***.	175
A X...	177

Le laboureur.	179
Mars.	183
Jour sans soleil.	185
A M. Clogenson.	187
L'ilot.	193
Chronique du printemps.	195
La dernière chanson.	199
Démolitions.	203
Vestigia flammæ.	207
Ceux qui viennent.	209
Le poète aux étoiles.	213
Les fossiles.	219



205

1171X1C

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



a39003



002515574b

CE PQ 2198

.B63P6 1859

COO BOUILHET, LO POESIES.

ACC# 1220698

